P.O. 405 307599

Cahiers

DE LITTÉRATURE COMPARÉE

I

J. TURÓCZI-TROSTLER: LITTÉRATURE EUROPÉENNE ET LITTÉRATURE HONGROISE ✱ *J. GYÖRY:* ESTHÉTIQUE D'ORLÉANS, SCOLASTIQUE DE PARIS ✱ *A. ECKHARDT:* UNE ÉCOLE DE RHÉTEURS HONGROIS À STRASBOURG AU XVIe SIÈCLE ✱ *CH. MARÓT:* LA FONCTION POÉTIQUE DE L'ÉNUMÉRATION ÉPIQUE ✱ *H. HAJDU:* UN AMI HONGROIS DE BAUDELAIRE ✱ LE LIVRE FRANÇAIS EN HONGRIE ✱ *H. LÁSZLÓ:* LEIBNIZ ET LA RUSSIE ✱ *Z. TRÓCSÁNYI:* LA LITTÉRATURE RUSSE EN LANGUE HONGROISE ✱ LA LITTÉRATURE COMPARÉE EN HONGRIE

1948

INSTITUT DE LITTÉRATURE COMPARÉE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BUDAPEST
DIR.: J. TURÓCZI-TROSTLER. SECR. DE LA RÉD.: J. GYÖRY.
BUDAPEST VIII, MÚZEUM-KÖRÚT 6—8

•

PRIX DU NUMÉRO: 5 FRS SUISSES

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Cahiers

DE LITTÉRATURE COMPARÉE

I

J. Turóczi-Trostler: Littérature européenne et littérature hongroise..... 3
J. György: Esthétique d'Orléans, scolastique de Paris 17
A. Eckhardt: Une école de rhéteurs hongrois à Strasbourg au XVIe siècle 24
Ch. Marót: La fonction poétique de l'énumération épique 41
H. Hajdu: Un ami hongrois de Baudelaire 50
H. László: Leibniz et la Russie 58
Z. Trócsányi: La littérature russe en langue hongroise 61
H. H.: Le livre français en Hongrie 62
— — La littérature comparée en Hongrie 66

1948

M. T. A. KÖNYVTÁRA
Növedéknapló
1948 év. 2013 sz.

Felelős kiadó: Turóczi-Trostler József
2330.48. Hungária Hírlapnyomda Rt. Budapest. — Felelős: dr Bródy László

LITTÉRATURE EUROPÉENNE ET LITTÉRATURE HONGROISE

Chacune des littératures d'Europe a sa fonction historique à elle, fonction qui la rend apte à participer à la vie en commun des lettres européennes. L'une se distingue par la création d'une terminologie poétique valable pour quelques siècles, l'autre par des symboles durables, la troisième en représentant, de la manière la plus propre, les idées et les idéaux de l'homme occidental, tandis que la quatrième se contente de réaliser une seule forme, et, après avoir parcouru une seule époque fructueuse, semble épuisée pour plusieurs siècles. Ici, on voit des littératures servir de source à une inquiétude éternelle et à une révolte contre leur mère Europe, là, on ne voit que des manifestations conformes aux traditions de la vieille communauté littéraire. En raison de leur position, elles sont, toutes, européennes et ce sont les lois imprévues d'un mouvement d'idées, des facteurs sociologiques, politiques et ethniques, ainsi que l'élan de l'expansion et les besoins du moment qui assignent à telle ou telle littérature le rôle de diriger les autres. C'est ainsi que la tâche peut incomber à une seule littérature (sans préjudice pour son caractère national, voire même en mettant en relief ce même caractère) de parler au nom de l'Europe entière.

Cependant, il y a des peuples „périphériques" fortement éloignés de notre Europe. Tout d'abord, c'est à eux de devenir européens, afin que leur littérature puisse entrer dans cette communauté d'esprit. Ce n'est qu'après cela que doit s'effectuer le second pas: la réception par l'Europe de la littérature périphérique. Lorsque le peuple hongrois y arrive d'une région lointaine, son extérieur, ses coutumes, sa religion et sa mentalité présentent des traits étrangers aux peuples du continent. Son entrée en Europe coïncide, en son essence, avec son évangélisation. Cependant, tout cela se passe dans des circonstances moins faciles et plus dangereuses que chez les autres peuples. Pour ce qui est de sa littérature, celle-ci fait son entrée avec un certain retard.

Notre „Europe" n'est pas une notion abstraite. Elle est, d'une part, une réalité géographique, économique et sociologique, une atmosphère qui vit dans ses peuples et que vivent ses peuples depuis des siècles; elle est, d'autre part, un idéal culturel, tel que l'ont interprété ses meilleurs humanistes, Montaigne, Spinoza, Leibniz, Voltaire, Goethe, Heine, Joseph Eötvös, Petőfi, Madách, Thomas Mann, Romain Rolland.

C'est le théâtre de l'éclosion totale du génie absolu, tel que l'a vu son dernier philosophe, Hegel.

La mentalité, les institutions sociales, économiques et politiques, ainsi que les manifestations artistiques et littéraires de l'Européen présentent des traits caractéristiques introuvables ailleurs. Seul l'Européen a une conscience historique, une conscience de son passé, par conséquent, une véritable histoire. Lui seul connaît le principe de l'évolution historique, lui seul traverse la forme archaïque d'une communauté appelée régime économique féodal, pour accéder au capitalisme des grands milieux urbains, à une société rationalisée qui règle les rapports entre l'individu et la communauté. Lui seul connaît tous les bénéfices et malheurs de la machine, de la culture mécanisée, des conquêtes de la technique. Seule l'Europe semble connaître l'idée de l'humanité et ses trois variantes, cette *humanitas antiqua,* proclamant l'homme mesure de toute chose, ainsi que cette *humanitas christiana* subordonnant tout l'univers à Dieu, de même que l'harmonie des deux précédentes qui se dit *humanitas socialis.* Il n'y a que l'Européen qui connaisse la passion insoluble de la pensée pour la pensée et de la recherche pour la recherche, la liberté et les perversions de l'esprit subjectif, l'impression émouvante que fait sur nous, dans le tragique et dans l'infini, l'éloignement incommensurable de Dieu, il n'y a que lui qui connaisse le lyrisme de la solitude absolue. Il n'y a que l'Européen qui tire les conséquences fatales du *cogito ergo sum,* qui découvre l'inconscient, la morale du travail, l'acte salvateur que produisent la forme et la beauté autonomes. Il n'y a que lui qui ait un classicisme et un romantisme, des Renaissances et des Réformes, par lesquelles il retourne aux sources primitives de sa vie religieuse et culturelle.

La condition la plus importante pour se faire comprendre par les nations n'est autre chose qu'une terminologie européenne valable non seulement pour la pensée, mais encore pour la littérature. L'unité spirituelle de l'Europe est, au dernier degré, de nature terminologique. La valeur de toute idée et de toute pensée nouvelles, ainsi que de tout système philosophique nouvellement créé, est, en une certaine mesure, une question de terminologie. La lutte des générations, et l'avènement des époques commencent par l'interprétation nouvelle des terminologies et finissent par la formation de nouvelles terminologies. Le destin des grands courants spirituels est prescrit par leur certitude ou incertitude terminologique. Sans la pénombre mythique de sa terminologie, on ne serait jamais arrivé à surestimer le romantisme irrationnel, cette fatalité de l'Europe. Il y a des terminologies de courte durée, comme il y a des terminologies immortelles qui, déformées et dégradées au cours des siècles, conservent, pourtant, quelque chose de l'idée qui leur appartient. Il y a d'éléments terminologiques susceptibles d'évoquer des mondes entiers, comme p. ex. le „cogito" de Descartes, la „nature" de Rousseau, le „Ding an sich" de Kant ou la fameuse „Idée" de Hegel.

Il n'y a que la terminologie européenne qui autorise à accéder à l'Europe. L'identité des pensées et la simultanéité des sentiments ne

servent à rien, si elles ne s'expriment pas par une terminologie convenable. L'insuffisance ou l'exclusivisme de la terminologie va de pair avec le refoulement de l'élément séculier et entraîne, quelquefois, le fait que d'entières catégories de style et même d'entières époques de style doivent passer inaperçues.

Il est hors de doute que la matière linguistique: textes liturgiques, fragments de poésies, glossaires et chartes, constituant la littérature hongroise du moyen âge, ne suffit pas à fournir une image fidèle du vocabulaire du hongrois parlé. A en juger par le *Lexique historique* et le *Lexique des chartes,* premiers inventaires, malheureusement incomplets, de cette matière, les sentiments, les concepts que cette langue exprime, et les objets qu'elle est déjà capable de désigner, nous surprennent par leur richesse. Cependant, dès qu'on examine les mots à l'intérieur des phrases qui les contiennent, cette richesse semble se diminuer aux yeux du lecteur d'aujourd'hui, car tout y est subordonné à la catégorie commune de la même pensée théologique. Évidemment, ce n'est pas sous l'angle de la langue d'aujourd'hui qu'il faut envisager le vocabulaire du moyen âge. C'est à l'époque qu'il faut se reporter pour juger la capacité d'une langue. Le hongrois médiéval n'est comparable qu'aux langues étrangères de l'époque, et, ce qui est curieux à cet égard, cette langue aurait été susceptible de servir aussi une mentalité profane. Or, ce n'est pas la langue qui est, dans ce cas, responsable de l'absence de la poésie lyrique et de l'épopée médiévales.

Le moyen âge hongrois est rempli par le travail de la conquête du pays, par celui de l'organisation sociale et politique et par tout ce qui résulte de la tâche de s'adapter à une Europe chrétienne et humanisée. La littérature, en latin et en hongrois, est au service de ces buts pratiques. A un point de vue européen, cette littérature est d'une part une imitation, d'autre part un écho peu original, et, au fond, ce qui se passe ici, c'est la première mobilisation littéraire d'une langue impressioniste, intacte de tout modelage littéraire. Il n'est donc pas surprenant de constater que la littérature hongroise ne sera jamais aussi homogène et aussi européenne qu' à cette époque. Cela est compréhensible du reste, étant donné que les auteurs, les traducteurs, de même que le public de cette production littéraire, appartiennent à la même classe sociale des clercs, des demi-clercs et demi-laïcs. Pelbartus de Temesvár (XV^{e} siècle), pour ne citer qu'un seul exemple, ne représente que la moyenne européenne et hongroise. Par lui, la littérature médiévale ne gagne pas en couleur. S'il n'avait pas existé, cette littérature ne serait pas plus pauvre qu'elle ne l'est. Le grand défaut de l'époque est, au point de vue européen, ceci: à côté de la richesse de formes des hymnes chrétiens, nulle trace d'un lyrisme profane, ni d'une poésie épique courtoise. Les conditions d'une assimilation de ces deux genres manquent complètement, à savoir la tradition antique et la variante nationale de la chevalerie. Cependant, les chroniques nationales en langue latine constituent une succession continuelle dans les cadres du même genre littéraire, et comblent, en effet, une lacune du domaine profane. Les différentes versions des Gesta Hungaro-

rum ont conservé une intéressante technique de narration, ainsi qu'une perspective épique et une atmosphère mythique.

La Renaissance à la cour du roi Mathias (deuxième moitié du XV^e siècle) avec sa pompe princière, ses artistes, ses savants et sa bibliothèque d'origine étrangère, avec ses dilettantes hongrois, donne l'impression, au premier abord, que la Renaissance italienne, cette première forme du grand mouvement, s'est déplacée, pour quelques années, en Hongrie. Dans la réalité, tout cela n'est qu'un splendide intermède, le songe d'une nuit d'été de la vie intellectuelle en Hongrie. Il disparaît avec Mathias, comme la Renaissance carolingienne avec Charlemagne. Dans sa politique, dans l' idée impériale dont il était constamment hanté, mais particulièrement dans son moi le plus intime, Mathias n'a pas seulement imité l'idéal humaniste: il l'a vécu. Un Hongrois, représentant à la fois sa nation et l'Europe, s'inscrit pour la première fois dans l'histoire de l'esprit européen. (Le poète célèbre de l'époque et célébré par l'époque, Janus Pannonius, doit sa renommée à une convention littéraire qu'il se contente d'imiter. Il ressemble à un spectre qui n'a rien à dire pour l'Europe.)

L'humanisme aulique des rois Jagéllons qui succède à celui de Mathias, est un mouvement encore plus restreint, un mouvement de caractère privé, un îlot artificiel. Un seul phénomène de ce monde subitement englouti s'est avéré durable: un curieux ensemble d'ouvrages antiquisants qui reflètent la conscience politique et la conception historique des Hongrois. Cette nouvelle forme de l'historiographie commence par Jean Thuróczi, se continue dans les *Décades* de Bonfini et atteint son apogée en Nicolas Oláh et en Istvánffy. Grâce à eux, les poètes de l'Europe aperçoivent pour la première fois tout ce qui peut leur être utile comme sujet d'histoire hongroise et hunique (Attila, la défaite de Mohács, les révoltés Bánk et Dózsa, le héros national Nicolas Zrinyi) . . .

L'humanisme des peuples romans se débarrasse à temps de l'élément étranger, il devient national de langue et de sentiment et prépare ainsi la voie pour les grands classicismes nationaux (français, italien). En Hongrie, ce pas décisif se voit retardé. La lacune ainsi obtenue est comblée par la Réforme qui, malgré son programme, achève l'évangélisation et l'humanisation de la communauté hongroise. Dans ses manifestations littéraires, la Réforme est aussi un écho européen, mais l'Europe protestante est plus restreinte et plus exclusive que l'Europe médiévale: c'est un monde détaché de l'unité spirituelle du continent.

Étant donné la lutte continuelle entre la Réforme et le catholicisme qui se redresse, la Hongrie se voit obligée de renoncer pour bien longtemps à une orientation intellectuelle une et indivisible. Le résultat le plus durable de l'époque de la Réforme, et le plus important au point de vue de toute la littérature hongroise des siècles postérieurs, est la formation d'un nouveau régime social et moral, de même que l'assimilation des formes, des sujets et des motifs prêtés par la littérature antico-humaniste. Il faut ajouter à cela, que la Réforme allonge et, dans plus d'un cas, dépasse les rayons d'action de la langue hongroise de l'époque

précédente. Grâce à elle, sentiment personnel et familial, passion profane, affection, haine, malédiction et bénédiction s'expriment pour la première fois. Le chapitre initial de la mobilisation du hongrois arrive à son terme. On procède à une mise en grammaire et en vocabulaire. Vers l'intérieur, tout cela est extrêmement précieux, mais ne touche que la Hongrie, sans contribuer aux littératures européennes.

L'époque de la Réforme ne franchit pas les limites d'une mentalité théologique, mais elle la revêt d'une autre signification, qui n'est autre chose qu'une signification terrestre, une fonction humaine. L'aire linguistique du recueillement claustral, de la communauté monastique, de la contemplation passive, de l'ascétisme, du miracle, de la légende hagiographique et de l'état moral du *vado mori* se voit élargie par la terminologie plus personnelle du recueillement à l'église ou chez soi, de la vie de famille, de l'ascétisme intérieur, d'une morale active de travail, de l'amitié, ainsi que de la sympathie et de l'antipathie confessionnelles. La langue spéciale de la Renaissance hongroise prend racine dans la Réforme, dont elle adopte les sentiments. Par conséquent, la langue littéraire de la Renaissance hongroise, abstraction faite de quelques contes, de l'Ésope traduit par Heltai, du merveilleux conte en vers *Argirus* et, avant tout, du poète lyrique Balassi, est incapable d'être au pas des grandes découvertes et des grands résultats de la Renaissance européenne. En dehors de certaines causes sociologiques, voilà la circonstance qui interdit à la Renaissance hongroise de dépasser les premières décades de la Réforme. Au cours du XVII[e] siècle, l'élément profane est poussé vers les périphéries et ses contacts avec l'Europe ne sont pas moins périphériques. Le conte en vers a terminé sa vie littéraire et, après quelques dernières tentatives, il est vendu dans les foires. La *Zrinyiade* (publiée en 1651), épopée conçue selon les préceptes du Tasse, reflète l'état linguistique du XVI[e] siècle. Le conte et la nouvelle, faute d'atmosphère, dépérissent, leur terminologie ne se développe plus, ceux qui les cultivent, perdent complètement la perspective temporelle: ils traduisent ou adaptent des oeuvres antiques, du moyen âge ou de la fin du moyen âge (Ésope, Fortunatus, Belle Maguelonne, Guerre de Troie, Alexandre le Grand, Gesta Romanorum), tout en évoquant, grâce à la langue archaïque, des motifs, non moins archaïques, de quelques contes. Cependant, Balassi, ayant magyarisé le pétrarquisme européen, arrive à créer une terminologie lyrique qui, dans la littérature hongroise, joue un rôle historique pareil à celui du petrarquisme original. Les poètes de trois générations vivent en parasite de cette nouvelle terminologie: ce n'est qu'à la manière de Balassi qu'on peut faire la cour, avouer son amour, se donner des tourments, et même, s'adresser à Dieu en état de recueillement religieux. La strophe lyrique, qu'il a construite comme un tout organiquement développé, domine la poésie lyrique hongroise pendant près de deux cents ans, jusqu'à Ladislas Amadé.

Le fort et tendre Valentin Balassi (1551—1594) est le premier à sortir des cadres poétiques purement hongrois. Sa principale valeur humaine réside dans ses passions et ses souffrances: c'est un capitaine des confins

hongrois en face du danger turc toujours imminent. Un Français ou un Anglais comprendrait difficilement cette forme de vie. „La Hongrie, rempart de la chrétienté", devenu pure métaphore depuis, est encore une réalité vivante pour lui. C'est le premier poète hongrois qui ait été touché par l'enchantement de la forme. Ce qui ne dit pas grand' chose pour l'Occident, est ici un acte révolutionnaire: il élève au niveau moral du recueillement religieux le sentiment le plus profane et le plus persécuté, l'amour, ainsi que le recueillement sans objet et sans but, qui n'est autre chose que la religion de la beauté pour la beauté. C'est lui qui fait remplacer le latin légitime par le vulgaire, jusque-là illégitime. Dans son oeuvre, érudite mais originale, on trouve déjà quelque chose qui a contribué à la richesse poétique de l'Europe. La place qu'on doit lui assigner, n'est pas parmi ses confrères de temps, les petits humanistes, mais parmi ses confrères d'idée, Pétrarque et Villon.

Ce qui prête un caractère curieux à la littérature hongroise du XVII^e^ siècle, c'est que le catholicisme, après avoir bénificié d'un renouveau fondé sur l'humanisme et la Renaissance, ainsi que le protestantisme (surtout sa variante calviniste) obligé de se défendre, de se replier sur soi-même et de se figer, sont représentés à un niveau égal dans le pays. Le premier sent incessamment derrière lui la lumière et la splendeur de l'empire espagnol des Habsbourg, de même que l'élan d'attaque et d'organisation de l'Église militante et de son armée jésuite, tandis que l'autre a pour lui le pathétisme moral des droits de l'Homme, d'une nouvelle philosophie anthropologique, d'une nouvelle logique, d'une nouvelle forme inductive de la recherche scientifique, grâce à la Hollande et à l'Angleterre. Dans le domaine idéologique, aucun compromis ne pourrait avoir lieu entre les deux partis. Toutefois, ils s'accordent à écrire en hongrois et c'est avec une partialité opiniâtre que chacun transmet la part européenne qui lui revient: les catholiques la néoscolastique et la mystique, les protestants Descartes, Comenius et Bacon, la conception du puritanisme, le rêves d'une paix confessionnelle, tandis que catholiques et protestants introduisent de conserve le stoïcisme chrétien et le platonisme. Or, ils négligent, à quelques exceptions près, la forme artistique et l'élément profane. Les théologiens catholiques séjournent dans les centres culturels des pays latins, les étudiants calvinistes envahissent les universités des Pays-Bas et se répandent en Angleterre. Leur programme valable pour toute leur vie est ceci: *extra ecclesiam nulla salus*. Ils rentrent dans leur pays, sans y rapporter la moindre connaissance de Calderon, Lope de Vega, Gongora, Le Tasse, Shakespeare ou Rembrandt. Il ne leur arrive jamais, même pas par hasard, de prononcer ou de mettre sur papier tel ou tel nom de leurs contemporains célèbres. Et c'est le cas aussi pour les plus importants d'eux, pour un Pierre Pázmány ou un Jean Apáczai Csere. Tout ce qui est beauté profane, musique, peinture, poésie, reste en dehors des cadres de ce monde saturé de Dieu. La beauté profane n'est, dans le meilleur cas, qu'un élément décoratif, — le passe-temps et le luxe de quelques milieux d'aristocrates cultivés. Nous voici de nouveau en face de notre problème:

dans le siècle le plus riche de la poésie européenne, les Hongrois ont un peu de poésie lyrique profane, tandis que la nouvelle, le roman et le théâtre font complètement défaut.

Le grand capitaine Nicolas Zrinyi, quoique dilettante comme la plupart de ses prédécesseurs et contemporains, surtout pour ce qui est de sa poésie lyrique, est, toutefois, conforme à toutes les exigences de l'époque. La *Zrinyiade* (1651), consacrée au souvenir des luttes de son arrière-grand-père tombé contre les Turcs, est la seule véritable épopée nationale de la Hongrie et la dernière épopée véritable de l'Europe. Il y a un univers dans le second plan de cette épopée, la lutte de la chrétienté hongroise et du monde païen, des perspectives cosmiques, sans lesquelles il n'y a ni Iliade, ni Roland, ni Nibelungen. (L'ironie de l'histoire doit être vue dans le fait que ce fut par la traduction croate, due à Pierre Zrinyi, qu'elle est entrée dans la littérature européenne, comme une création reconquise par l'esprit croate. Après le Zrinyiade, il y a la poésie des révoltés du XVIII^e^ siècle contre la domination habsbourgeoise, avec les éruptions spontanées de la passion politique et de la haine, dont on a beau chercher les parallèles européens. Si cette poésie avait franchi la frontière de la langue hongroise, elle aurait assurément alerté le monde bourgeois vivant alors dans un calme idyllique.

Au cours du XVII^e^ siècle, il n'y eut que quelques tentatives éparses en vue de restituer la simultanéité et la correspondance entre le style d'Europe et celui de Hongrie: la modeste réforme du vers et de la rime, faite par Jean Rimay, la tendance d'Albert Szenczi Molnár de faire valoir, dans son *Psalterium*, ses expériences métriques acquises dans la poésie lyrique profane, les essais de Zrinyi et de Gyöngyösi pour introduire les tournures de la langue baroque. Puis, on y trouve la langue de Catherine-Sidonie Petrőczy, langue colorée d'un piétisme sentimental, les nouveautés de Ladislas Amadé, créées dans le domaine de la sonorité des mots. Mais, le premier changement de style et de terminologie ne se produit qu'avec François Faludi, vers le milieu du XVIII^e^ siècle. Et cela non seulement dans la prose, mais encore dans la poésie lyrique. Faludi (1704—1779) est jésuite, ce qui va de pair toujours avec une orientation espagnole, c'est-à-dire romane. Il traduit des prosateurs espagnols (par l'intermédiaire allemand et italien): le prébaroque Antonio de Eslava, ainsi que le moraliste équivoque Baltasar Gracián, de l'époque baroque tardive, qui sera l'auteur favori, non sans raison, de Schopenhauer. Il traduit l'anglais William Darrel, en recourant à une version italienne. Tous ces écrivains représentent un style dépassé ou en train d'être dépassé ainsi que les poètes italiens, français, espagnols et allemands, dont Faludi a traduit les vers en hongrois. Il est donc attardé derrière son époque, il ne réussit pas à rétablir la simultanéité avec l'Europe. Lorsqu'il compose ses ouvrages, l'Europe, et même la littérature hongroise, le dépassent de toute une génération nouvelle. Cependant, placé à la frontière de deux époques, il prépare, ce qui est curieux, le développement ultérieur de la terminologie lyrique. Sa manière de traiter la langue est complètement profane, et même frivole: c'est lui qui ouvre le grand

monde à la prose hongroise et qui accorde droit de cité à la signification profane des mots. Dans la littérature hongroise, l'existence des concepts et des éléments de style provoqués par la douce ironie, le jeu spirituel, la vie de société et des grands milieux urbains, la causerie, la mode et la politesse moderne, commence par Faludi. Il est le premier à donner l'exemple de la manière de raconter des événements profanes sans recourir aux moyens de la solennité et du pathétisme pieux. C'est à ce moment que la prose hongroise de la narration devient, pour la première fois, une prose littéraire autonome et que la prose hongroise, chargée d'un sentiment théologique, commence à s'affranchir de la tutelle séculaire de la période verbale généralisée par le grand prédicateur, Pierre Pázmány. L'idéal de classe de Faludi est l'honnête homme, son idéal d'homme est l'homme de la cour du genre Gracián. Au moment où il entre en scène, tout cela n'est, en effet, qu'un souvenir sociologique. Ni son monde moral, ni sa tendance à rendre la langue profane, ne dépassent guère les limites ainsi tracées.

C'est Faludi qui va jusqu'à briser l'hégémonie de la strophe de Balassi, de même que le prestige terminologique de l'école de ce pétrarquiste. C'est à ce moment que, pour la première fois dans la littérature hongroise, la forme lyrique construite sur l'unité homogène de la langue, du rythme et de la rime, apparaît comme quelque chose, qui au lieu d'obéir à la réalité vécue, n'obéit qu'à un principe esthétique. Le printemps, l'aurore, la forêt, l'ermitage ne constituent pas l'objet d'une émotion optique ou picturale, ils ne font pas travailler les sens du poète et ne se transforment pas en une agitation intérieure. Ils posent incessamment un problème terminologique: comment peut-on les exprimer? Faludi écrit des poésies courtoises en une langue profane, ce qui est en effet un acte audacieux, même lorsqu'il ne s'agit que de jouer un rôle dans des situations fictives. Il peut le faire tranquillement, car il n'y est intéressé que d'une manière purement esthétique. Voilà le triomphe du principe profane! Du reste, sa poésie ne nous révèle guère qu'il a étudié dans l'école psychanalisante des *Exercitia spiritualia* et ne dévoile pas non plus sa vie privée. Ce caractère impersonnel de sa poésie le met aux côtés des poètes galants et des anacréontiques d'Europe.

Vers le milieu du XVIII e siècle se clôt cette époque de la littérature hongroise, époque étendue,époque de préparation. Désormais, la littérature hongroise se voit affranchie de la tutelle théologique et sort des cadres d'un curieux dilettantisme. L'ère nouvelle qui succède est à l'unisson parfait des idéaux et du programme des lumières et du rationalisme. Comme si le monde se recommençait, les imitations, les traductions, les échos réapparaissent, mais, cette fois-ci, avec les premiers indices favorables de l'originalité. Tout ce qu'on écrit fait l'effet d'une image diamétralement opposée à celle que nous avait présentée le moyen âge. Au lieu de Dieu et des valeurs transcendentes on y trouve l'idée de l'humanité, le culte de l'homme intégral, les droits de l'Homme. Là, c'est l'au-delà, tandis qu'ici, c'est la réalité indivisible qui est au centre de toute préoccupation. Là, c'est la mobilisation des forces de l'âme, un univers

théologique, ici, c'est la raison qui l'emporte, dans un monde privé de théologie. Tout cela caractérise les lumières européennes dans leurs grandes lignes. La Hongrie ne cesse de participer à l'accomplissement de ce changement général. Cependant, elle a ses tâches toutes particulières. Elle doit fournir à la nation une langue polie et un goût raffiné, puis, une nouvelle littérature au niveau européen. Lorsqu'au moyen âge la Hongrie établissait ses premiers rapports avec l'Europe, il s'agissait pour elle d'assimiler un monde subordonné au même principe, à la même langue, un monde parfaitement homogène. Cette fois-ci, en face des lumières, la littérature hongroise se voit obligée d'assimiler toute une variété européenne, une Europe française, anglaise, allemande, italienne, une Europe multiple, une littérature mondiale, à la fois classique et moderne. Le théologien délaisse sa cellule, cède la place à l'érudit, l'érudit y fait participer l'écrivain de profession, puis le poète. Le processus qui, sous le signe de l'esprit profane, commence vers le milieu du XVIII[e] siècle, atteint son apogée dans la notion de goût esthétique et de littérature autonome, créée par François Kazinczy, ainsi que dans la réforme de la langue hongroise, dont ce personnage est le protagoniste le plus éminent. Le résultat en est une nouvelle culture fondée uniquement sur le livre et la langue.

Dès ce moment, les vieilles et les nouvelles formes de la pensée, du sentiment et de la poésie d'Europe font successivement leur entrée dans ce pays, — la tragédie, le roman et la nouvelle n'y manquent pas non plus — et, au bout d'un certain temps, elles se remplissent de contenus hongrois. La simultanéité et l'affinité d'esprit vont de pair en général à cette époque. Les interlocuteurs du dialogue Europe-Hongrie sont déjà sur le même plan et, confrères du même rang, ils se répondent à une distance diminuée. Grâce aux livres, aux périodiques ou à des visiteurs, disciples et enthousiastes hongrois, les grands esprits du grand siècle, Rousseau, Montesquieu, Leibniz, Voltaire, Wieland, Herder, Klopstock, Goethe, Schiller prennent note, déjà directement, de la culture, de l'histoire, de la langue des Hongrois. Dès ce moment, l'écrivain hongrois peut entrer à toute heure en Europe, à condition de pourvoir à des besoins européens et d'avoir un interprète convenable.

Cependant, cette nouvelle culture a un défaut: elle n'est pas le produit organique du temps et de la réalité. Elle a été construite, pour ainsi dire, au-dessus de la réalité, avant que les formes de la vie économique, politique et sociale eussent été transformées. Il lui manque la conscience de la sécurité et de la solidité. Or, la fonction et la modernité des poètes hongrois se mesurent pendant bien longtemps par leur sentiment de sécurité européenne et par leur originalité hongroise, susceptibles de les faire participer au grand dialogue. Bessenyei et Kármán, par exemple, sont encore en deçà de la frontière, tandis que Csokonai, Kölcsey, Kazinczy, Charles et Alexandre Kisfaludy se placent juste sur la frontère. Les voici qui la dépassent . . .

Au point de vue hongrois, Daniel Berzsenyi (1776—1836) est un phénomène unique qui ne pourra plus se répéter. Il est la première

manifestation sincère de la nostalgie de l'antiquité, une rencontre profonde et naturelle du sentiment antique et du sentiment moderne, des mètres diffusés par Horace et des rythmes hongrois. Tout cela accompagne avec une pureté immatérielle les thèmes de Berzsenyi: l'idéal de la petite noblesse hongroise, le chagrin viril du poète, son isolement stoïque, son Dieu et ses paysages vécus, ses évocations historiques. Hölderlin seul peut lui être comparé dans la littérature européenne. Tous les deux sont les témoins d'une inspiration antique rare dans l'histoire littéraire de leur nation. Pourtant, leurs meilleures odes mêmes ne vivent que dans l'athmosphère originale que la langue leur prête. Elles sont intraduisibles. Dans des cadres étrangers, elles sont de froides constructions versifiées, des configurations géométriques. Le *Bánk bán* (1815) de Joseph Katona est, pour l'Europe, le seul drame hongrois qui ait atteint le niveau de la passion shakespearienne, tandis que pour la Hongrie c'est une tragédie politique et nationale, considérée comme texte sacré. Le tragique de Bánk se meut, en effet, sur un plan universellement humain, il est accessible à tout le monde. Mais, au cours de la pièce, il atteint les profondeurs d'un tragique particulier, lié à un moment, à un sentiment, à un lieu et à un souvenir collectif, et finit par troubler l'étranger. C'est à cause de cela qu'un accueil froid lui a été réservé en dehors de la Hongrie et qu'il échoua à Berlin, en 1911.

Dans l'oeuvre de Michel Vörösmarty (1800—1855) apparaît encore un Hongrois avec des perspectives ouvertes sur l'univers cosmique. C'est la voix quelque peu attardée de l'humanisme culturel et des lumières, de la sympathie humaine et de la compassion. En langue hongroise il s'adresse à l'univers. Magicien romantique bouleversé par des richesses de langue et de formes, par des utopies historiques et géographiques, par un rêve créateur, il utilise cette matière à créer des vallées de fées et des îles méridionales. C'est un prophète que ce poète de la destinée, d'une destinée qu'il voit nettement, mais dont il éprouve les menaces irrévocables. Il se plonge dans des profondeurs mythiques et consacre sa plume à des textes apocalyptiques, pour tracer la vision de la sublime mort nationale et de la danse macabre universelle, les spectres sortant d'un souvenir personnel et collectif, le crépuscule de l'Occident, la chute des dieux, ainsi que l'émotion déraisonnable d'une solitude privée d'homme et de Dieu, et cela en une langue qui depuis Dante et Shakespeare n'a guère été entendue par l'oreille européenne. Voilà le cas rare où un poète hongrois, grâce à son originalité personnelle, devance le moment où il vit. Pour l'Europe d'alors il eût été un cas difficile et ce n'est peut-être qu'aujourd' hui, après les horreurs des deux guerres, qu'elle pourrait le découvrir et l'accueillir.

A l'isolé Vörösmarty, seul Emeric Madách doit être comparé. Solution hongroise d'un problème européen, la *Tragédie de l'Homme* (1860), chef-d'oeuvre de Madách, est l'interprétation, projetée sur l'écran de l'histoire universelle, de la tragédie personnelle et nationale du poète. Ainsi que derrière le jeune Vörösmarty se voit l'utopie, on trouve derrière Madách, comme source d'inspiration, l'image ancestrale la plus universelle et la

plus douloureuse: le Paradis perdu. Il développe cette image en découvrant qu'il ne s'agit pas ici d'un événement unique et terminé, mais d'une loi biogénétique qui se répète d'homme à homme, de génération en génération, de peuple en peuple; que le début du chemin de l'histoire est idylle et illusion, proximité immédiate de Dieu, la suite en est une lutte sans espoir, tandis qu'à la fin on trouve la désillusion totale, la distance infranchissable de Dieu, la mort de la dignité humaine. Voilà une vision que Madách est le premier à insérer parmi les forces mouvantes de l'histoire universelle. C'est en cela que l'on doit apercevoir son originalité hongroise, vis-à-vis de tous les sujets calqués sur l'histoire de Faust, vis-à-vis des drames qui nous présentent le développement de l'esprit mondial, vis-à-vis des panoramas universels qui remontent à Hegel. En outre, au moment où l'homme se désespère à la vue de la distance infranchissable qui le sépare de Dieu, Madách lui fait découvrir la loi éternelle de la continuité biologique, le ramène à lui, le réconcilie avec Dieu et avec la déraison, réelle ou illusoire, de l'histoire. Le poète et le philosophe de l'histoire procèdent, en effet, souvent par des voies différentes, mais c'est justement dans les moments décisifs de l'humanité qu'ils se rencontrent. C'est ce surcroît qui a préparé l'entrée de la *Tragédie de l'Homme* dans la littérature universelle, surtout depuis que nous sommes enfin libérés du cauchemar qu'avait suscité sa parenté supposée avec le *Faust*.

Alexandre Petőfi (1823—1849) a deux découvertes pour la poésie universelle. La première est une nouvelle espèce d'illusion, une illusion biologique, c'est-à-dire réelle, fondée sur une conviction, selon laquelle l'homme ne saurait mourir sans qu'il n'ait goûté le bonheur, sans qu'il n'ait accompli sa mission. Malgré l'aventure la plus dangereuse, il pourra retrouver son foyer, sans recourir à un détour historique ou à une intervention divine. Cette illusion projette une sérénité, jusque-là inconnue, sur le monde vivant et inanimé, mais elle n'a rien à faire avec l'idyllique optimisme petit-bourgeois. Par contre, le danger de mort, le pessimisme démoniaque est incessamment un de ses éléments costitutifs. L'autre découverte de Petőfi n'est autre chose qu'un nouveau „moi" lyrique et, conformément à cela, une nouvelle image lyrique du monde, pour mieux dire: l'identification complète du moi personnel et réel avec le moi créateur, artiste, stylisant. C'est pourquoi il est „sincère", „familier", comme personne avant lui. Il sort de l'obscurité inconnue, du peuple qui n'a ni histoire, ni passé, qui vit toujours dans un présent concret. Petőfi est donc capable de réaliser l'homme de la nature, ce rêve de Rousseau et des romantiques rousseauistes. Par suite, il est prévenu contre toute forme et toute borne que dresse l'histoire, il est sans préventions à l'égard de tout ce qui est vie et liberté. Il peut vivre, aimer, haïr comme si la vie, l'histoire, la nature, la langue commençaient avec lui, comme si personne avant lui n'avait aimé, ni haï.

Il peut donc découvrir le vrai visage de la pousta qu'il affranchit des décors littéraires conventionnels. Il devient le poète du peuple et l'interprète du peuple, un poète qui écrit des chansons populaires, en

obéissant non pas à une mode d'imiter des chansons populaires „authentiques", mais à une attitude comme s'il remplaçait le peuple impersonnel et anonyme. Tout cela ne l'empêche pas d'être un poète érudit extrêmement subjectif et conscident de son art, un amoureux qui rêve et qui est payé de retour, ainsi qu'un politicien radical et un révolutionnaire brûlant de la fièvre de l'actualité et hanté de visions passionnées. Au point de vue biologique, il est toute jeunesse et vit sur un rythme serré et accéléré. De là son impatience, sa crainte de la mort et ses angoisses au paroxysme du bonheur. Or, cette vie et cette poésie se déploient entre 1840 et 1848, dans la dernière décade de l'époque dite des réformes, au milieu des révolutions européennes, à la veille de la révolution hongroise, dans un état d'alerte politique et social, ininterrompu et effaré.

Maintenant, un coup d'oeil sur l'Europe d'alors: ses dieux et ses mythes sont tombés en désuétude, elle a un dégoût pour elle-même, pour la civilisation et pour ses poètes qui n'écrivent que des poésies d'affiche et de programme et qui sont incapables de désigner le chemin du salut et semblent avoir oublié qu'il y a de la beauté et de l'amour ici-bas. Quelle surprise pour cette Europe que la jeunesse, le printemps lyrique, la fièvre révolutionnaire et la Hongrie de Petőfi! Ce qu'on a attendu en vain depuis le romantisme: on voit l'idéal du poète du peuple incarné en lui. On l'accueille avec hommage et avec une admiration émue, quoique ses premiers traducteurs ne donnent qu'un échantillon de son génie. La guerre de l'indépendance hongroise subit un échec en 1849, mais Petőfi est seul capable de justifier le droit impérissable du peuple hongrois à l'existence européenne . . .

Dans le vaste programme populaire, Jean Arany (1817—1882) est le compagnon de Petőfi. Selon sa substance humaine, il incarne le caractère hongrois entièrement authentique et l'humanisme européen vraiment profond. Sans qu'il ait eu recours aux formes extérieures de la poésie antique, Jean Arany fait preuve d'une conception et d'une vision éminemment antiques. „Non pas le réel, mais sa réplique céleste . . .", voilà le platonisme moderne de Jean Arany. Non pas l'harmonie superficielle des parties, mais la correspondance inéluctable de l'invisible loi intérieure et de la forme visible: l'éternel classicisme. On dirait généralement que, dans les situations les plus importantes de ses poésies lyriques et épiques, ce n'est pas lui qui a choisi les formes, mais que les formes sont tombées sur lui. La langue et la forme, dont il est un artiste de premier ordre, ne sont pas non plus chez lui une technique géométrique, mais une confession personnelle, une prise de position vis-à-vis du monde, un moyen pour spiritualiser la réalité. Cette réalité est, d'une part, une réalité hongroise: sol, type, peuple, paysage, histoire, âme, d'autre part: une réalité universelle: idées, Dieu, humanité. Tout ce qu'il a fait est inséparable de la langue hongroise qu'il a portée à sa perfection. Arany ne saurait donc représenter un apport à l'Europe. Son réalisme est parallèle avec celui des littératures européennes, mais, s'il avait voulu se faire comprendre par l'Europe, il aurait cessé d'être ce qu'il est.

Enrte la mort de Jean Arany et l'apparition d'André Ady, les formes

sociales, économiques et biologiques de l'existence européenne se modifient profondément. „Dieu est mort", dit Nietzsche. C'est dans cette vision terrible que s'enfuit le bourgeois isolé, égaré et demeuré sans appui métaphysique. En effet, les anciens dieux meurent tour à tour, les vieilles idoles sont renversées. Une nouvelle idole, la technique tolérée par l'esprit humain, le nouveau mythe du sang et de l'or, le capital en occupent la place. Les notions conventionnelles, telles que patrie, homme, humanité, âme, société perdent leur sens ou obtiennent une signification nouvelle. La fonction du travail affranchi de ses attributs négatifs et humiliants contribue à former une nouvelle morale, un nouvel humanisme. A ce moment, l'homme, après avoir brûlé tous ses vaisseaux idéalistes, finit par prendre note de ce que son bonheur est inséparable de l'ici-bas. Par contre, l'ordre universel théologique, social et politique s'attache toujours encore aux illusions des vieilles idéologies. Situation intermédiaire dangereuse, mais poignante que celle-ci: le mécréant tombe dans le nihilisme, dans l'anarchie morale, tandis que le croyant s'illusionne avec une nouvelle terre promise, avec l'image du paradis que l'on doit reconquérir.

Une soixantaine d'années auparavant et dans une situation semblable, le verbe salvateur a été prononcé par Petőfi. Voici de nouveau un poète hongrois, André Ady, à qui incombe la même tâche[1]. Ady (1877—1919) est le seul poète parmi les multiples épigones de Nietzsche et de Stirner, dans la longue série des mythologues, philosophes et faux-prophètes; il est en effet le premier poète véritable après les innombrables poètes de second degré. Dans son intérieur, il traverse toutes les souffrances de la nouvelle espèce humaine, y compris ses propres peines physiques et morales, ses propres crises. Il assiste à toutes les agitations provoquées par l'attente européenne et hongroise à la veille d'un nouveau régime politique et social. Il réinvestit le poète de la vieille dignité perdue: Ady est prophète, sauveur, la voix de Dieu et de la communauté. Un poète amoureux qui parcourt toutes les variantes de l'amour moderne, depuis l'idylle de l'adolescent jusqu'à l'érotisme peu voilé, depis le festin des sens gloutons jusqu'au transport sexuel. Poète politique, poète du peuple, mais dans un sens plus vaste que Petőfi. Pour Petőfi, la patrie et la politique ne sont pas séparées encore. La conception qu'il se fait du peuple, de ce peuple qui n'est autre chose que la grande masse des serfs de la glèbe, revêt encore des couleurs litteraires et romantiques. Le peuple d'Ady est, par contre, une réalité dépourvue de tout élément romantique: une communauté hongroise concrète, dans laquelle le peuple des villes, le prolétaire apparaît pour la première fois à côté du peuple des villages. C'est un poète social, avec une attitude bourgeoise, prophète du mythe du sang et or, du capital et travail et du mai de la liberté.

La mort n'est pas pour lui une conséquence du péché originel, c'est l'événement biologique le plus bouleversant de notre existence. Tout

[1] Cf. la délicate étude posthume du très regretté Paul Hazard: *André Ady, poète hongrois et Européen.* Revue d'Histoire Comparée 1946, pp. 207—224.

vivant peut donc être le parent de la mort. On peut donc tout supporter, honte, désillusion, maladie, excepté une chose: être exclu de la vie, vivre dépaysé, physiquement et moralement à la fois. Encore un pas dans le chemin abrupt qui mène vers l'intérieur et notre poète se trouve dans la présence continuelle et intime de Dieu. Ady retrouve le Dieu de ses ancêtres calvinistes, le Dieu sévère et miséricordieux de l'Ancien Testament. C'est ainsi que le plus grand poète contemporain de la politique, de la vie et de la mort devient le dernier poète sacré de l'Europe. Et, ce qui est, peut-être, le plus frappant dans son oeuvre, c'est un nouveau symbolisme qu'il a réussi à créer à l'aide de la langue hongroise. Voilà en effet ce qui frappe l'Europe, lorsque Ady franchit les frontières de l'Occident.

André Ady a sauvé la poésie lyrique hongroise. Et, peut-être a-t-il sauvé le lyrisme européen du dépérissement... Il est possible que l'avenir apporte des preuves certaines à notre supposition purement théorique.

La poésie lyrique hongroise est profondément enracinée dans la nation. Depuis qu'elle est devenue européenne, elle suit l'évolution de la poésie lyrique d'Europe. Le roman et la nouvelle, par contre, n'ont aucune tradition hongroise. Ces deux genres ne s'acclimatent dans cette littérature qu'avec un retard considérable. Pendant bien longtemps, ils ne sont que des formes sans vie, flottant en l'air, car, en effet, ils sont privés des fortes conventions sociales qui déterminent le roman français, espagnol et anglais, et qui font vivre la nouvelle italienne. De là résulte une situation paradoxale: le roman hongrois est, à ses débuts, d'esprit plutôt européen que hongrois. Le premier roman social de la Hongrie, par exemple, représente la société française. Il en résulte aussi que, depuis le XIX^{e} siècle, le roman hongrois ne fournit à l'Europe que des sujets, des lectures de récréation, des „documents humains", historiques ou ethnologiques, mais jamais des formes épiques indépendantes. Dans les romans de Nicolas Jósika (1794—1865), on entend plutôt l'écho de Walter Scott, dans ceux de Sigismond Kemény (1814—1875) la parenté balzacienne et les formalités romantiques prédominent, du moins pour un Occidental, sur l'originalité de la forme intérieure et de la vision du monde, ainsi que sur les nouvelles méthodes de la peinture des caractères. Il y a cependant des apports que fournit le roman hongrois à l'Europe, des apports qui contribuent vraiment à l'évolution européenne du roman considéré comme forme littéraire. Le *Notaire de Village* (1845) de Joseph Eötvös, quelques romans de Maurice Jókai (1825—1904) dernier grand narrateur romantique de l'Europe, la forme anecdotique de Mikszáth (1847—1910) et le réalisme vigoureux et sauvage de Sigismond Móricz (1879—1942) qui a donné à la prose ce que Ady avait donné au vers, rentrent dans cette catégorie...

Joseph Turóczi-Trostler

ESTHÉTIQUE D'ORLÉANS, SCOLASTIQUE DE PARIS

Une étude magistrale de M. Edmond Faral, doyen des médiévistes, a révélé pour nous les grands secrets de la technique littéraire du moyen âge[2]. Après avoir passé en revue les célèbres auteurs d'arts poétiques, tels que Matthieu de Vendôme, Geoffroi de Vinsauf, Évrard l'Allemand, Jean de Garlande, et leurs oeuvres, ainsi que plusieurs opuscules divers, M. Faral nous expose la doctrine contenue dans les arts poétiques du haut moyen âge. Les moyens auxquels recouraient les poètes pour rédiger leurs oeuvres et les ornements dont ils paraient leur style, y sont présentés d'une façon admirable. Il est hors de doute, ainsi que le soutient M. Faral, que les écoles d'Orléans ont joué un rôle de premier plan dans la formation de ces doctrines poétiques et que l'enseignement professé par les auteurs d'arts poétiques est inséparable de ce centre intellectuel. „Deux villes ont été, pour ce genre d'études, extrêmement réputées: Orléans dès le XII[e] siècle et, bientôt après, Paris": constatation que M. Faral complète et éclaircit par deux autres: „Orléans avait la spécialité de l'explication des auteurs . . . Mais, dès le début du XIII[e] siècle, Paris,qui jusque-là avait été surtout un centre d'études pour la philosophie, était devenue, pour l'étude des lettres, la rivale d'Orléans[3]."

Or, une question doit être posée ici. Faut-il admettre que les foyers intellectuels de Paris étaient les successeurs directs des écoles d'Orléans ou y a-t-il peut-être une rupture? Est-ce la même chose que Paris et Orléans enseignaient aux clercs de l'époque? Faut-il voir un antagonisme inconciliable entre *auctores* d'Orléans et *artes* de Paris et deux matières d'études qui n'ont pas de points de contact? M. Faral n'insiste pas sur ces problèmes. En attendant qu'il apporte une solution définitive à ces questions, ce que je souhaite pour l'avantage de tous les médiévistes, je voudrais y contribuer par quelques modestes suggestions.

L'essor d'Orléans, au cours du XII[e] siècle, remonte en dernière analyse à la survivance de certaines écoles qui avaient fonctionné au temps de Charlemagne dans cette même région. Grâce à des manuscrits et à un certain esprit qui se maintient de génération en génération, l'essor des écoles de la vallée de la Loire au XII[e] siècle n'est pas trop difficile à expliquer.

L'enseignement à Orléans, fondé sur l'explication des auteurs antiques est, comme on sait, l'étape la plus importante de la Renaissance du XII[e] siècle. Il semble que la vallée de la Loire ait été particulièrement réputée par la lecture *directe* des auctores. Base essentielle de toute Renaissance et de tout humanisme, une telle méthode signifiait pour la culture intellectuelle d'alors, subordonnée à un système théologique, l'affranchissement de l'esthétique, la prédominance d'une littérature de „l'art pour l'art", l'interprétation non utilitaire, mais purement désinté-

[2] *Les Arts poétiques du XII[e] et du XIII[e] siècle. Recherches et documents sur la technique littéraire du moyen âge.* Paris 1924.

[3] Op. cit., p. 101.

ressée des textes classiques. Il est hors de doute qu'une pareille réforme de l'enseignement a dû être dangereuse aux yeux de l'Église. Et, en effet, si l'on parcourt les données éparses qui se rapportent aux écoles d'Orléans, on a l'impression d'une lutte engagée entre l'Église et les nouvelles tendances littéraires.

Au point de vue purement dogmatique, une interprétation de textes, libérée du contrôle de l'Église, signifiait nécessairement un danger pour l'ordre établi de la société d'alors, ainsi que le protestantisme, par le fait de supprimer les spéculations médiévales et de remonter aux textes primitifs, sera plus tard un danger non moins menaçant.

Depuis les recherches de L. Delisle, et surtout depuis l'excellent ouvrage des PP. G. Paré, A. Brunet et P. Tremblay, il n'y a aucun doute que les écoles d'Orléans représentaient un paganisme proprement dit et que l'esprit ecclésiastique d'alors a vivement combattu leur méthode d'enseignement. L. Delisle est le premier à avoir recueilli les déclarations faites contre le danger orléanais[4].

Les érudits d'Ottawa, tout en consacrant de délicats aperçus à la base sociale et économique du renouveau intellectuel, soutiennent que la théologie scolastique est née „au coeur de cette Renaissance du XII^e siècle, et non pas contre elle[5]". Cependant, les attaques dirigées contre les maîtres d'Orléans, les déclarations telle que *haec est pestifera, David testante, chatedra,* ne nous permettent pas de faire dériver de la véritable Renaissance la méthode spéculative dont le foyer est à cette époque la capitale française. La *pestifera cathedra* me rappelle les *pestiferae communitates,* cette formule des attaques violentes que l'Église dirigeait à cette époque contre les mouvements de la jeune bourgeoisie. Les excellents médiévistes du Canada français découvrent, comme j'ai dit, le fond économique et social de cet humanisme, mais la matière abondante de leur livre ne leur a sans doute pas permis de préciser davantage la manière dont ils ont compris le passage que voici: „L'exposé que nous venons de faire de l'organisation scolaire, de ses conditions nouvelles, de ses méthodes d'enseignement, témoigne déjà à sa manière d'un soudain accroissement de labeur intellectuel et d'un affinement d'éducation, que favorisent de plus en plus l'émancipation des classes rurales, la fondation des Communes, l'extension des échanges commerciaux, les découvertes géographiques et la circulation des voyageurs. C'est l'âme même de ce mouvement qu'il faut atteindre maintenant: conditionnée par cette économie sociale, politique, scolaire, la vie intellectuelle va à son tour la spiritualiser en la mettant à son service[6]".

Il est inutile d'insister sur le fait qu'une Renaissance paganisante est essentiellement hostile à l'Église et que l'interprétation autonome de

[4] L. Delisle: *Les Écoles d'Orléans au XII^e et au XIII^e siècle.* Annuaire-Bulletin de la Société d'Histoire de France. 1869. — G. Paré, A. Brunet, P. Tremblay: *La Renaissance du XII^e siècle. Les écoles et l'enseignement.* Publications de l'Institut d'Études Médiévales d' Ottawa III. Paris-Ottawa 1933.

[5] Op. cit., p. 209.

[6] Op. cit., p. 138.

n'importe quel texte n'est pas moins dangereuse pour elle. Lorsqu'une classe nouvelle, comme la bourgeoisie du XII^e siècle — (la même chose se répétera au XVI^e) — veut se libérer du fardeau qui pèse sur elle sous la forme du régime économique de la féodalité, elle s'attaque nécessairement à l'Église, gardienne principale de ce régime. De même que l'homme se soustrait à la hiérarchie que la féodalité sanctionnée par l'Église lui avait imposée, on s'efforce de soustraire les textes au contrôle exercé par l'Église, ou bien, on se met à la recherche de textes anciens intacts de ce contrôle et révélant l'homme libre et autonome. Voilà le point de contact entre humanisme et bourgeoisie.

Malgré le rôle vraiment insignifiant que la classe bourgeoise a pu jouer dans la vie intellectuelle du XII^e siècle, la littérature de cette époque est inconcevable sans elle. „L'école épiscopale reflète en son organisation et en son labeur tous les traits de la commune. Elle est proprement la création du XII^e siècle et de la société nouvelle[7]" Il est difficile de se représenter la naissance p. ex. de la *Chanson de Roland,* sans songer au marché de Saint-Denis. La forme balladique que l'auteur de cette épopée utilise sans cesse et qui est si caractéristique surtout pour la Chanson de Roland, fait soupçonner un auditoire en mouvement continuel, sur une place publique[8]. Pour ce va-et-vient d'une foule que l'on doit identifier avec les bourgeois de Saint-Denis, de ce Saint-Denis résidence royale et marché principal au début du XII^e siècle, le poète se sentait obligé de donner de temps en temps un résumé bref de ce qui se passe à Roncevaux, à Saragosse, dans les deux camps ennemis, à Aix-la-Chapelle. C'est ce qui rappelle fortement, dans la *Chanson de Roland,* le procédé caractéristique des ballades épiques.

L'Église a bien fait la connaissance de cette foule redoutable, lors des premières révolutions communales. Or, une puissance politique intelligente, lorsqu'elle remporte la victoire, finit par tirer les conséquences de la bataille qu'elle vient de livrer. Un moment semblable a dû être à l'origine de la *Chanson de Roland.* L'Église cherche à adoucir son adversaire en lui offrant une littérature de récréation, une littérature qui, en même temps, s'efforce de faire accepter par les foules bourgeoises l'idée de la monarchie théocratique et l'idée du service absolu et irréfléchi au profit de cette monarchie. Les pères dominicains d'Ottawa ont très bien senti que la vie intellectuelle avait mis au XII^e siècle quelque chose „à son service". Cependant, l'antagonisme entre *arts* et *auctores,* Paris et Orléans semble si net au XII^e siècle qu'il est impossible de parler d'une „vie intellectuelle" une et indivisible. La plupart des historiens considèrent encore aujourd'hui la marche de l'histoire comme un tout homogène, dont les différentes tendances ne prêtent que quelques nuances à une trame toujours permanente. Or, si on connaît les grandes luttes

[7] Paré—Brunet—Tremblay, op. cit., p. 21.

[8] „. . . la reprise d'idée, exigée par la mobilité d'un public bruyant et distrait . . ." E. Faral: *Moyen Age.* Dictionnaire des Lettres françaises. Paris 1939, p. IX.

sociales du XII^e siècle, qui commencent par les mouvements communaux, on comprendra que l'Église, représentée au XII^e siècle par Rome et par Paris, était contrainte de mener une lutte acharnée contre les écoles d'Orléans qui ne favorisaient que l'essor d'une idéologie purement bourgeoise. Voyons quelques faits.

Il faut souligner tout d'abord que les arts poétiques publiés par M. Faral ont été composés déjà dans le goût spéculatif des écoles de Paris. Leurs auteurs obéissaient déjà aux règles de la scolastique, subordonnant le style poétique aux catégories d'Aristote. Aucun art poétique ne nous a été conservé du temps de la grande floraison de l'école d'Orléans, c'est-à-dire du milieu du XII^e siècle. Les doctrines authentiques de cette école ne sauraient être reconstituées qu'à l'aide de Hugues le Primat, du *Roman de Thèbes* et du *Roman de Troie,* et non pas à l'aide des théoriciens ultérieurs infectés par les spéculations parisiennes. N'oublions pas que Matthieu de Vendôme „quitta Orléans pour Paris, peu de temps après avoir achevé son *Art poétique*[9]". Il le composa, peut-être, déjà à l'usage de l'enseignement parisien. De plus, Geoffroy de Vinsauf dédiera son ouvrage théorique au pape Innocent III, Jean de Garlande le sien à Gautier de Château-Thierry, chancelier de l'Université de Paris[10]. Les doctrines que nous trouvons dans les arts poétiques publiés par M. Faral, reflètent déjà les doctrines spéculatives de Paris et non pas la doctrine primitive des écoles d'Orléans. L'Église s'efforce de diminuer la vigueur de cette école paganisante. A l'exemple de Matthieu de Vendôme, un autre personnage, Étienne, plus tard évêque de Tournai, est appelé par l'Église à diriger l'abbaye de Sainte-Geneviève à Paris. Ce même Étienne de Tournai, ancien maître d'Orléans, éprouvera plus tard des remords „de s'être si longtemps adonné aux artifices frivoles de la poésie"[11]. Souvenirs d'Orléans, selon toute vraisemblance! L'Église ne cesse pas de mettre à son service la compétence des maîtres orléanais — on trouve 3 maîtres de cette école dans la curie romaine sous le pontificat d'Alexandre III et de Lucius III[12] — et finit par faire dépérir la grande école de l'art poétique, qu'elle abâtardit en la dotant de droit canon et d'ars dictaminis. Ce n'est pas une évolution paisible qui se déroule sous nos yeux, mais une lutte acharnée entre féodalité et bourgeoisie, une lutte dont un des symptômes est à voir dans le dépérissement de la grande école d' une esthétique désintéressée. C'est ce qui explique la survivance d'arts poétiques conçus uniquement dans l'esprit de la scolastique. L'Église du XIII^e siècle, le grand essor de la papauté de cette époque, n'a pas toléré une pratique de „l'art pour l'art" et procéda à faire disparaître les manuels de ce genre. C'était un acte de violence et non pas une paisible évolution. Le fait que dès le milieu du XII^e siècle la méthode

[9] E. Faral, *Les Arts poétiques*, p. 2.

[10] F. Faral, op. cit., p. 30. — E. Norden: *Die antike Kunstprosa*, Leipzig 1898, pp. 728—731.

[11] Paré—Brunet—Tremblay, op. cit., p. 179.

[12] *Hist. litt. Fr.* IX, 59 et suiv. — Ch. Thurot: *Not. et extr. des mss.* XXII (1868), p. 483. — L. Delisle, op. cit., p. 140.

spéculative de Paris et la manière descriptive d'Orléans se trouvent face à face[13], montre que la scolastique du XIII e siècle n'est pas née „au coeur de la Renaissance du XII^e siècle", mais „contre" cette Renaissance, comme le résultat d'une lutte de classes acharnée.

Si l'on admet la notion de littérature inséparable des luttes sociales, on arrivera à voir les doctrines poétiques, ainsi que les formes littéraires sous un autre jour. Je suis persuadé que ces luttes sont en même temps responsables de la disparition d'une série d'oeuvres littéraires mal vues par l'Église qui, de sa part, est arrivée, au XIII^e siècle, au sommet de son pouvoir. L'exemple le plus typique que je puisse fournir pour le moment, en est la chronique de la dynastie hongroise. Cette chronique, appelée *Gesta Hungarorum,* est continuée ou remaniée à la cour de presque tous les souverains hongrois. Or, c'est justement la grande époque commençant par 1162 que les *Gesta Hungarorum,* remaniés au XIII^e siècle, passent sous silence, ne mentionnant que les années d'avènement et de décès des différents rois. Cette lacune est d'autant plus surprenante que c'était précisément dans la deuxième moitié du XII^e siècle que les rapports intellectuels et politiques entre la France et la Hongrie s'étaient intensifiés d'une manière vraiment vigoureuse. Le règne glorieux d'un Géza II ou d'un Béla III ne devrait pas manquer à la chronique des rois de Hongrie. On sait, du reste, que ces deux monarques avaient, chacun, leur historiographe. Pour donner une réponse suffisante à cette question, on n'a qu'à songer au fait que c'est justement en 1162 que Géza II réussit à affranchir son pays du contrôle de l'Église de Rome et que la lutte ainsi engagée entre la monarchie hongroise et la papauté a duré jusque dans le XIII^e siècle, au cours duquel l'Église finit par étendre, pour un certain temps, sa domination sur l'État hongrois. On sait que dans la deuxième moitié du XII^e siècle, la Sicile et la Hongrie étaient encore fameuses par leur indépendance vis-à-vis du Saint-Siège. Les déclarations de l'archevêque Thomas Becket nous en donnent une idée bien précise: „Frustra nobis, auctore domino, Siculorum et Hungarorum proponuntur exempla, quae nos in die judicii minime excusarent, si tyrannorum barbariem praeferremus apostolicis institutis et saecularium insolentiam potestatum crederemus formam potius esse vivendi, quam testamentum aeternum confirmatum sanguine et morte filii Dei". Le souvenir des rois les plus puissants de Hongrie, malgré les preuves indirectes de leur règne splendide, a été effacé, au sens matériel du terme, par l'essor de l'Église au XIII^e siècle.

Le caractère éminemment ecclésiastique d'une grande partie des oeuvres de la littérature française du XIII^e siècle fait un contraste frap-

[13] „En grammaire, Pierre Hélie, maître à Paris (flor. c. 1140—1150), abandonne la manière descriptive de Donat et de Priscien, à base de lecture des *auctores*, celle qui avait eu tant de succès à Chartres et à Orléans, et applique aux parties du discours les catégories d'Aristote ... Cette grammaire „spéculative", qui ne se contente pas d'observer mais recherche les causes, comme dira Évrard de Béthune (début du XIII^e siècle), pourrait amorcer une philosophie du langage; trop souvent elle reste une contamination de la grammaire par la méthode de la logique" (Paré—Brunet—Tremblay, op. cit., p. 204).

pant avec celles du siècle précédent. Les luttes féodales, sujet cher à la forte majorité des chansons de geste, ainsi que les aventures non moins profanes du roman courtois font place au cycle de la croisade et à la mystique du Saint Graal. En dehors des sujets, les formes ne sont pas moins modifiées. La floraison de la littérature didactique, pieuse et morale, et même le suspect *Roman de la Rose* témoignent du triomphe d'un Paris spéculatif et utilitaire.

Il est extrêmement instructif à cet égard de consacrer quelques mots au thème „croisade". Même M. Faral, si exact et si sévère dans la précision des dates, admet au sujet de la *Chanson de Roland* que „la Première Croisade semble en avoir suggéré certains détails[14]". Dans mon *Étude sur la Chanson de Roland*[15], j'ai adopté et développé la thèse d'A. Marignan, de G. Baist, de P. Boissonnade et surtout de W. Tavernier, qui assignent à cette épopée une date postérieure à la première croisade et dont le dernier m'a suggéré de dresser un ample tableau de l'atmosphère de la croisade, reflétée par les chroniqueurs français et par l'auteur du *Roland*. Je suis toujours persuadé que les principaux informateurs du poète étaient les auteurs des *Gesta Tancredi,* des *Gesta Dei per Francos* etc. Pourtant, si l'on admet que le poète a utilisé tous les éléments qui décorent les récits de la première croisade, pourquoi n'a-t-il pas chosi cette même croisade en Terre-Sainte comme sujet, ce sujet dont tout le monde parlait à cette époque? Nous voilà ramenés à la thèse claire et logique de Gaston Paris qui se demanda pourquoi le poète n'avait-il puisé que le seul nom de *Butentrot* dans les chroniques de la première croisade, „quand il avait tant d'occasions d'enrichir son oeuvre de noms et de faits puisés à cette mine récemment ouverte". Nous savons déjà que toute l'atmosphère guerrière et morale de la *Chanson de Roland* est inconcevable sans la première croisade. Le problème essentel, c'est de savoir pourquoi le sujet même de la guerre sainte en Orient est absent de la *Chanson de Roland,* ainsi que de toute la littérature française du siècle.

Il semble que seule la connaissance du mouvement social puisse donner une réponse satisfaisante à notre problème. Car il est en effet bizarre que la croisade en Terre-Sainte ne figure pas pendant tout un siècle dans la littérature vulgaire. Cependant, on n'a qu'à songer aux événements, à ce qui s'est passé. Le roi de France a été écarté par le pape, grâce à une excommunication efficace. Il n'était donc pas dans l'état d'être le chef suprême de l'expédition, ainsi que les autres monarques qui ont été scrupuleusement neutralisés par Urbain II. On sait, en outre, que seules la première et la quatrième croisade ont été effectuées sans la participation d'aucun monarque et que seules la première et la quatrième ont abouti à des fondations d'États en Asie mineure. En ce qui concerne l'expédition de 1096, l'affaire est claire. Le pape ne permettait pas au roi de France, pactisant avec la jeune bourgeoisie des mouvements communaux, d'apparaître en rival dans la Méditerranée. Il avait besoin de fon-

[14] *La Chanson de Roland.* Paris 1932, p. 53.
[15] Paris 1936.

dations d'États purement féodaux, comme, en effet, les royaumes d'Asie mineure seront des États féodaux, des États abstraits, des importations proprement dites.

Le *Pèlerinage de Charlemagne,* cette pièce „rectificative" de la *Chanson de Roland,* prouve suffisamment cet état de choses. Ce poème, comme on sait, est une oeuvre sortie de l'abbaye de Saint-Denis. Charlemagne comme croisé est ici tourné en ridicule et l'invitation pleine de civilité qu'adresse le patriarche de Jérusalem au roi des Français, auquel il fait savoir qu'il n'a rien à chercher dans la Terre Sainte et que sa chasse particulière est plutôt le territoire d'Espagne, ne serait-ce pas un reflet de la lutte sociale déroulée autour de la première croisade? Et, finalement, l'absence de l'expédition orientale comme sujet épique, absence qui caractérise tout le XII[e] siècle, ne serait-elle pas le résultat des mêmes événements? La papauté, à mon avis, avait des raisons de diriger l'attention des foules vers les champs de bataille d'Europe et de la détourner de l'Orient, car l'apparition, sur les bases principales de la Méditerranée orientale, d'un monarque appuyé par la bourgeoisie, aurait signifié un danger menaçant pour le régime économique et politique de la féodalité.

Jean Győry

UNE ÉCOLE DE RHÉTEURS HONGROIS À STRASBOURG AU XVI[e] SIÈCLE

Au cours de mes recherches sur la vie hongroise au XVI[e] siècle mon attention fut attirée par une série de publications imprimées à Strasbourg qui m'ont révélé un chapitre intéressant et jusqu'alors inconnu de l'histoire de la civilisation hongroise. Ces publications sont toutes les produits de l'Académie de Strasbourg.

Aux journées de Congrès de l'Association Guillaume Budé à Strasbourg en 1939 l'histoire et les mérites de cette académie ont été présentés et discutés sous divers aspects[16]. Une communication du doyen actuel de la Faculté des Lettres, M. Hoepffner sur Jean Sturm et l'enseignement supérieur des Lettres à l'École de Strasbourg y analysait le programme et les méthodes du fondateur; deux autres études s'occupaient des étudiants tchèques et polonais de l'Académie.

On va voir que le rayonnement de cette école dépassait même le monde slave et qu'une partie de la jeunesse hongroise dont la vie tournait à cette époque dans l'orbite de l'Empire alla achever sa formation sous la direction des maîtres de Strasbourg.

L'Académie de Strasbourg était, comme l'on sait, la fondation de Jean Sturm, le célèbre pédagogue qui l'avait formée en réunissant trois petits collèges et en donnant à son école un recteur comme c'était l'usage dans les universités.

Le but de son éducation était d'apprendre aux étudiants le maximum d'éloquence cicéronienne et, en même temps, de leur inoculer une saine morale religieuse. A la vérité, la *pietas* et la *sapientia* étaient moins visées que l'enseignement pratique de la langue et de la rhétorique. Au fond, Jean Sturm essaya de faire renaître l'ancienne école de rhéteurs de Quintilien.

Mais la méthode de Jean Sturm différait sensiblement de l'enseignement routinier des collèges, car il visait des résultats pratiques: il organisa des conférences, des discussions publiques, et jusqu'aux jeux sportifs toute l'occupation de ses élèves était utilisée au service de l'enseignement du latin. A l'école régnait naturellement l'esprit de la rénovation religieuse. Toutefois Jean Sturm qui donnait des signes de sympathie pour la nuance bucérienne du calvinisme, dut abandonner la direction de son école et mourut en l'an 1589. Déjà sous son rectorat l'enseignement de l'éloquence était confié en partie à Melchior Junius, mais dès 1589, Junius succéda à Jean Sturm même dans l'office de recteur: sans doute était-il moins suspect d'hérésie que son maître.

Si mon attention s'est tournée vers cette figure peu connue de l'histoire de l'enseignement, — on sait à peine autre chose de lui que les dates de sa naissance et de sa mort (1545—1604) — c'est que les fils des lointaines contrées de l'Europe furent élevés sous sa direction dans la pratique de la langue de Cicéron. Quant aux Hongrois, il est

[16] *L'humanisme en Alsace.* Assoc. G. Budé. Congrès de Strasbourg 1939.

certain que bien avant Junius ils avaient cherché des lumières dans cette ville de Strasbourg. C'était sans doute la réputation de ses écoles qui y avait attiré Grégoire de Belényes vers 1542. En 1575 Mathias Polyáni y cause avec des hommes „notables et savants" du sort de sa patrie et informe ses compatriotes de l'opinion de ceux-ci: Dieu punissait les Hongrois pour leurs péchés et on ne remporterait point de victoire sur les Turcs avant qu'ils ne se fussent corrigés[17]. Et dès 1581 le Polonais Stanislas Otroróg mentionne dans son éloge de Jean Sturm la présence des Hongrois à l'Académie de Strasbourg: „Interroga Hungaros, Gallos, Danos, Polonos, Boemos, aut alios quos voles, cuius huc se contulerit gratia? Sturmii, Sturmii, inquam, respondebunt omnes[18]."

Ainsi l'Académie de Strasbourg était fort avantageusement connue en Hongrie au moment où Maître Junius en assuma la direction, et où, pour la faire connaître dans le monde savant, il conçut l'idée de publier les exercices de rhétorique de ses élèves.

Ces exercices avaient lieu devant un public distingué. D'ailleurs les invitations figurent avec leur texte complet et la date précise des déclamations dans les publications du maître[19]. Les exercices étaient de nature très variée. En général c'était une discussion dont le sujet avait été fixé par le professeur: chacun des concurrents adoptait alors un point de vue différent, de préférence opposé à celui de ses interlocuteurs. Assez souvent on représentait comme une comédie les procès de Cicéron: l'un des élèves se chargeait du rôle de préteur, l'autre revêtait le masque de l'avocat, d'autres encore jouaient les juges etc. En d'autres occasions on prononçait des discours de remerciement ou de salutation, le plus souvent à propos d'une réception de „magister", au nom des récipiendaires. Enfin un genre tout particulier était fourni par les discours du jour de l'an: alors un élève passait en revue les événements de l'an passé et exprimait ses voeux aux princes protecteurs ou aux magistrats de la ville.

Le recteur Junius rapporte lui-même dans une de ses préfaces que, disciple de Jean Sturm et de Valentin Erythraeus, il s'efforçait d'enseigner la rhétorique en employant leurs méthodes modernes. Il ne se contentait de commentaires, mais il prenait ses élèves par la main pour les introduire dans l'art d'imiter les grands auteurs. Dès lors, il

[17] J'ai publié cette lettre dans mon ouvrage intitulé *Az ismeretlen Balassi Bálint* (Valentin Balassi inconnu) 1943, p. 15. Polyáni avait étudié à Padoue deux ans avant sa visite à Strasbourg: cf. J. Ernuszt: *Die ung. Beziehungen des H. Blotius*, Annuaire de l'Institut Hist. Hongrois de Vienne V., t. X, p. 32. — En 1580 il est à Genève ou le *Livre du Recteur* signale sa présence; cf. R. Hist. Comp. XXV 220 (1947).

[18] Cité par E. Hoepffner. op. cit. p. 58.

[19] Voici les recueils que j'ai utilisés: *Orationum, quae Argentinensi in Academia, exercitii gratia scriptae et recitatae ab illustribus, generosis nobilibus et aliis; ad tractandum vero propositae fuerunt à Melchiore Junio Wittenbergensi, Eloquentiae ibidem Professore.* Pars II. Argentinae, Lazare Zetzner 1594; ibid. Pars Tertia 1595; ibid. Pars Quinta 1600; Pars Sexta 1617. Ibid. Pars Prima 1603; ibid. Pars secunda 1594. J'ai consulté aussi le t. II. d'une édition de 1611.

séparait dans son enseignement l'art d'écrire de l'art de parler. Il indiquait lui-même ses thèmes à ses étudiants, c'est-à-dire il se réservait l'*invention*, première phase de l'art de l'éloquence, mais il leur laissait les soins du développement et de l'illustration. Cette méthode eut de beaux résultats: les élèves s'acquittèrent de leur tâche avec beaucoup d'application.

Junius a consacré deux livres à l'analyse de ses principes d'éducation. Dans son *Methodus eloquentiae comparandae scholis rhetoricis tradita* (Arg. 1598), il s'occupe, en suivant Cicéron, des aptitudes du rhéteur, tout en préconisant l'emploi des „compendium" à côté des sources authentiques. Il recommande aux futurs orateurs les rhétoriques d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien et d'Hermogène. Mais comme les rhéteurs doivent être versés aussi dans l'art des lieux communs, ils pratiqueront aussi la philosophie, la dialectique, la physique, la politique et la poésie. En effet, les paroles des poètes ont un lustre tout particulier, elles ont de l'élégance, de la majesté, une portée singulière; ils exposent les faits avec maîtrise et sont surtout admirables quand ils s'efforcent d'agiter les émotions du public. Ils observent avec lucidité le caractère humain, et surtout ils ont l'avantage de se servir de sentences savantes, fines, tranchantes qui, appliquées en bonne et due forme, font un bel effet d'ornement, comme autant de pierres précieuses. Quant aux philosophes et aux historiens Junius se méfie des stoïciens, amateurs de paradoxes, mais aussi des épicuriens qui risqueraient d'inoculer aux élèves des opinons immorales. Par contre, il prescrit la lecture de la *République* de Platon, mais encore ici il recommande la prudence, car l'État de Platon n'est qu'un rêve, il n'existe nulle part. La *Politique* d'Aristote fournit selon lui une excellente nourriture, de même que les oeuvres de Xénophon et de Plutarque, mais avant tout celles de Cicéron qu'il recommande sans réserve comme son maître Jean Sturm qui le mettait à côté de la Bible. Cicéron à lui seul „peut suffire à un orateur et homme politique futur". Les graves sentences de Sénèque donnent aussi une bonne lecture, notamment à cause des principes vertueux qu'elles recèlent, mais on aura soin d'éviter son style.

Dans le chapitre des historiens se montre l'esprit cosmopolite de Junius: en préconisant la lecture des historiens antiques il fait remarquer que chaque nation a son historiographie particulière. Un Hongrois p. ex. lira Thuroczi, Bonfini et Soiter (ce dernier est en réalité un Autrichien assez insignifiant).

Le plus gros chapitre est destiné à l'art de la composition.

Au premier degré l'élève tâchera de fabriquer des phrases dans sa langue maternelle, sur des thèmes quotidiens, sur ce qu'il entend au temple, à l'école, au champ, à table et ailleurs, et il les transcrira en latin. Au deuxième degré, il retraduira en latin des centons tirés de Cicéron et de Térence qu'il aura translatés d'abord dans sa langue maternelle. Au troisième degré il appliquera les mêmes procédés aux épîtres de Cicéron ou aux fables. Le quatrième degré que Junius appelle „metaphrase" consiste à donner des versions latines de textes grecs et *vice versa* comme Cicéron

le recommande. Au cinquième degré l'élève transcrira les poètes en prose. La sixième étape est celle du développement d'un lieu commun sous forme d'éloge, de blâme, de réfutation. La septième sera le développement d'un thème mythologique ou historique. Au huitième degré on pratiquera l'exercice contradictoire, p. ex. il s'agira de défendre Verrès, de prendre le parti de Catilina etc. Au neuvième degré il s'agira de commenter, de développer, de réfuter les thèses des philosophes. L'éthique et la politique fournissent abondamment des sujets de ce genre. Enfin, point culminant, on s'essaiera dans l'art de l'exégèse, on commentera les prophètes, les apôtres, les pères de l'Église.

On ne négligera pas d'ailleurs le développement de thèses absurdes, fausses, ridicules; ce genre d'exercice a été pratiqué utilement par Érasme dans son *Éloge de la Folie.*

L'autre manuel de Junius, l'*Artis dicendi precepta* (Arg. 1589) présente moins d'intérêt; il y semble suivre assez servilement les principes de la rhétorique de Quintilien.

Voilà la discipline intellectuelle qui grâce sans doute à son succès, attira les étudiants d'Allemagne, d'Autriche, de Poméranie, de Lithuanie, de Moravie, de Pologne, mais aussi ceux qui venaient de la Hongrie, qui était à cette date rongée, grignotée, dévorée pièce par pièce par le dragon ottoman. Mais la Hongrie, maniant le sabre d'une main, tenait toujours son regard fixé sur cette Europe à laquelle elle prétendait rester attachée par sa foi, sa moralité, sa civilisation.

Esquissons maintenant quelques silhouettes de ces Hongrois qui s'agitent sur le théâtre de l'Académie de Strasbourg.

Voici d'abord le comte Pierre Révay, né en 1568; mort en 1622; il avait vingt ans lorsqu'il devait être reçu maître ès arts à Strasbourg. Son père, ancien élève de l'université de Padoue, l'avait confié dès l'âge de six ans à des maîtres distingués établis à Bártfa, à Igló, en Hongrie, puis aux Jésuites de Vienne. Enfin, accompagné de son frère aîné François et d'un pasteur hongrois qui veillait à la santé physique et morale de ces fils de famille, il débarqua à Strasbourg, attiré sans doute par la célébrité de l'école.

Parmi les récipiendaires qui attendent avec lui que le premier grade universitaire leur soit accordé, figurent surtout des barons et des comtes de l'Empire; on rencontre les noms d'un Zinzendorff et d'un Starhemberg; les Polonais y sont représentés par Sandivogius, seigneur de Kozminec et par Stanislas Ludomirski. Le comte hongrois figure dès le premier tournoi oratoire. Le recteur avait choisi pour sujet de discussion une anecdote de Tite-Live où l'historien romain raconte que deux fils de Philippe, roi de Macédoine s'étaient pris de querelle au sujet de la succession au trône. L'intrigant Démétrius prit alors le parti d'accuser Persée, son frère bavard et amateur de Bacchus, d'avoir voulu attenter à sa vie. Les élèves de Junius avaient donc à plaider la cause de Persée en robe d'avocat ou dans la toge de l'accusateur public. Le comte hongrois, en bon élève de son maître qui recommandait aussi de pratiquer l'éloge de la folie, prit la décision de faire l'éloge de Bacchus. Certes,

dans son entourage, il avait pu observer ses compatriotes jurer et brailler sous l'effet des coupes qu'ils vidaient sans compter entre deux randonnées sanglantes au château de son père ou même en les accompagnant sur les prés verdoyants où ils conduisaient leurs chevaux au printemps.

Le comte Révay ne croit pas qu'on puisse être fratricide quand on avoue avoir été en état d'ébriété. „Celui-ci avoue ingénument qu'il avait bu copieusement après la course des cavaliers et c'est alors qu'il lui échappa de dire ce qui pouvait le couvrir de suspicion auprès des gens mal intentionnés; mais d'autre part il niait ferme et jusqu'au bout qu'il eût songé à une intrigue méchante." Puis l'avocat hongrois cite des autorités antiques et même l'usage des cours de son temps qui accordent certaines libertés à la jeunesse. Et Révay de chanter l'éloge du vin. Bacchus égaie les hommes et ceux qui se livrent à lui en se faisant passer des coupes remplies jusqu'au bord avec un esprit joyeux et libre se souhaitent l'âge de Crassus et de Nestor à l'opposé de ceux qui sont rongés par l'avarice. Celui qui a de la peine à se tenir sur ses pieds, qui croit avoir trois têtes, voit tout en double, voit tout s'agiter, tournoyer autour de lui, comment pourrait-il lever la main sur les autres? Un mot qui vous échappe en état d'ivresse n'est pas une charge suffisante.

Il est assez amusant de voir que ce fut précisément un Polonais, J. J. Ostroróg, qui accepta la réfutation du comte hongrois. On sait que les seigneurs polonais ont toujours été de grands amateurs des bons vins de Hongrie et les meilleurs clients de Tokay.

En décembre 1589 Pierre Révay, alors déjà maître ès arts, accepta de figurer dans la toge du préteur aux débats publics où les élèves jouèrent le procès de Muréna défendu par le grand avocat Cicéron. Révay préteur résumait l'accusation, puis donna la parole au Carinthien Cristophe Grundner qui prononça le fameux discours. Après plusieurs interventions Révay préteur reprit la parole et résuma les conclusions pour les juges.

Cicéron reste en effet le modèle à réaliser, la perfection dont rêve toute l'école. En 1590 un Saxon de Transylvanie, Gallus Rohrmann prononce le quatrième discours contre Catilina. Révay ne figure pas aux débats. Mais l'année suivante il fait dans un discours de grand apparat l'éloge de Cicéron. Dans ce discours le jeune homme nous fait connaître aussi le programme de ses études. Comme Cicéron, il étudie la dialectique, car on ne peut guère réussir avant d'apprendre les règles du discours. Sans la dialectique on ne distingue pas le genre et l'espèce, on ignore les secrets du classement et des distinctions et on risque de confondre le vrai et le faux en admettant des ambiguïtés. Et au lieu de se contenter d'une simple lecture on doit assimiler la substance des bons orateurs. On s'appliquera aussi à l'étude des défauts des rhéteurs: il n'y a point de mauvais orateur qui n'ait certains côtés louables. Et surtout qu'on ne laisse pas passer un seul jour sans exercice, ce qui peut se faire en écriture, en paroles ou sous forme de commentaires.

D'ailleurs Révay indique lui-même le but final de ses études: „Quand

nous aurons bien achevé ces études, notre langage ne fera pas dans la vie de l'Église cette impression de maigreur et de nudité comme si nous ignorions même ce que nous avons appris et ce que nous possédons; nous ne serons pas taciturnes à la Cour, silencieux dans la magistrature, avares de mots dans les ambassades et dans les conversations: l'ornement littéraire de l'éloquence nous profitera à nous et à nos proches parents, servira de protection et de défense à la patrie: d'autre part — le divin Platon l'a aussi reconnu comme le but principal de l'éloquence, — nous rendrons un grand service à Dieu à qui nous devons rendre compte de toutes nos actions et paroles."

Voilà l'idéal du gentilhomme hongrois du XVI e siècle: il pourra devenir prêtre, magistrat, homme de cour et pour cela, il a besoin d'éloquence. Cicéron est le modèle: le Hongrois l'admire avec une ardeur presque romantique, il rêve de ses succès de tribune sur l'estrade de l'Académie de Strasbourg. La haute moralité de l'humanisme hongrois est attestée aussi par un autre discours de P. Révay où il s'efforce d'établir laquelle des quatre vertus cardinales convient le mieux à un gentilhomme. Chaque vertu trouvait un défenseur: le comte Révay démontrait que la pratique de la vertu est surtout obligatoire pour le gentilhomme. Il n'y a pas de pire fléau pour un pays que si ses princes et ses nobles y sont l'objet du mépris public. Les personnes éminentes d'un pays sont bien en vue comme une verrue sur un visage ou comme une tour dans un château qui brûle. Quant aux tyrans méchants, ils „arrivent comme des renards, règnent comme des lions et meurent comme des chiens".

Dans tout ce langage nous devons reconnaître l'idéal moral de l'humanisme hongrois. Sans doute la plupart des grands seigneurs, châtelains ou capitaines étaient loin de connaître les sources antiques de cette morale chrétienne et virile. Néanmoins elle vivait activement en eux, et quelquefois, comme dans le cas du comte Révay, elle trouva même son expression littéraire et idéalisée grâce à l'enseignement de l'école de Strasbourg.

Un autre jour le thème imposé était une question de préférence. Laquelle des distractions convient le mieux à un gentilhomme? Un baron autrichien fait l'éloge de la mécanique, un autre celui de l'équitation, d'autres recommandent le lancement du javelot, le saut, l'étang poissonneux, la musique, un Polonais fait l'éloge de l'amitié. Le jeune Hongrois vante les mâles beautés de la chasse. Après les lieux communs et les exemples antiques tirés de l'histoire, — Chiron, Nestor, Thésée, Hippolyte, Cyrus, Charlemagne, Henri l'Oiseleur, défilent devant nous, — la voix du jeune Magyar s'enfle et prend une nuance lyrique qui respire l'atmosphère de sa patrie. Quel délice de chasser dans les forêts et les halliers touffus qui ont un parfum si enivrant, de vaguer avec des chiens et des faucons au poing de la pointe du jour jusqu'au soir. Là on rencontre toutes sortes de bêtes et l'on rentre courbé sous le poids du gibier tué. Quel plaisir de parcourir les terres et les champs couverts

de fleurs bigarrées, de regarder les chiens prenant le vent du lièvre et courant ça et là avant d'en découvrir la tanière!

L'utilité de la chasse c'est qu'elle endurcit le corps, conserve la santé et prépare au métier des armes. En effet, le futur guerrier s'entraîne quand il suit la course de l'élan, du cerf ou du lièvre, quand il rencontre les ruses du renard et surprend le lynx au regard sûr et précis. Mais la vertu de la tempérance est pratiquée aussi par le chasseur puisqu'il doit supporter les privations, le jeûne; il mange du pain dur comme pierre, des pommes ou d'autres fruits tombés des arbres, boit de l'eau, couche à la belle étoile, brave les pluies et la neige. Quant à Fortitudo, il exerce cette vertu sans discontinuer. Ou alors, est-ce un enfantillage que d'entendre le grondement sortant de la gueule âpre de l'ours ou de tomber sur un cerf en rut ou de subir l'assaut du loup frémissant de colère ou d'enfoncer la pique dans le sanglier aux yeux injectés de sang? Qui n'a pas été chasseur reste un paltoquet! Le chasseur est habitué à se lever dès l'aube, est prêt à la course, et à la poursuite, et il tue le gibier comme on tue l'ennemi à la guerre . . .

D'autres témoignages de l'époque nous font comprendre que nous sortons ici de la simple rhétorique: le comte Révay vient d'esquisser l'éducation que les Hongrois donnaient à leurs fils à cette époque pour les préparer à cette vie périlleuse qui leur était réservée en raison des guerres incessantes entre Hongrois et Turcs sur les confins militaires.

Mais aussi la chasse protège les terres du serf contre les dégâts causés par les bêtes; d'autre part, elle protège les seigneurs eux-mêmes contre les serfs braconniers qui tournent leurs armes même contre les garde-chasse. Admirable institution, si bien inventée pour les possédants...

Toutefois, il est certain que la chasse, noble distraction dans les autres pays de l'Europe aussi n'avait pas ailleurs cette signification héroïque dans l'éducation des fils de famille. Et il est curieux de retrouver cet accent lyrique, cette atmosphère de la nature vierge dans la poésie hongroise contemporaine. Les poésies de Valentin Balassi respirent le parfum des prés et des forêts comme l'éloquence de son compatriote.

Après ses études universitaires le comte Révay fournit une belle carrière politique. D'abord commissaire royal, conseiller de la Couronne, puis juge à la Cour d'appel, il finit gardien de la Couronne. Quoique de religion luthérienne il resta fidèle à l'empereur-roi Mathias II même pendant le soulèvement du prince de Transylvanie, Étienne Bocskay, défenseur des privilèges de la noblesse hongroise et de la religion protestante. Il était resté attaché surtout à la Couronne angélique, publia même une étude sur elle *(De sacra corona)* qui eut de nombreuses éditions. Deux ans avant sa mort il donna sa démission de son office de gardien de la Couronne, mais les Ordres trouvèrent la démission irrecevable en relevant les mérites extraordinaires du titulaire. Il publia aussi un ouvrage historique intéressant.

En revanche personne ne connaît plus aujourd'hui la parénèse qu'il adressa à sa famille avant sa mort. Il y donne surtout des préceptes de

conduite à son fils Paul. Sa propre vie et cet écrit posthume[20] montrent que le disciple de Junius avait pris au sérieux les leçons de sagesse qu'il avait reçues à l'Académie de Strasbourg. En effet, une ferme conviction religieuse et une sage résignation, fruit de son éducation stoïcienne, inspirent le testament moral du comte Pierre Révay.

Cet écrit touchant nous rappelle quel rapport étroit il y avait à cette époque entre l'enseignement humaniste et l'éducation morale de la jeunesse. En y recommandant à son fils de rester attaché à ses livres et de fréquenter les universités de l'étranger, le comte Révay fit en somme un éloge discret de l'Académie de Strasbourg.

L'autre représentant du pays hongrois à l'Académie est Sigismond Balassi cousin du plus grand poète hongrois du XVI[e] siècle, Valentin Balassi. Au moment où André Balassi, seigneur de Bystritza sur le Vág envoya son fils à Strasbourg, il était engagé dans un procès interminable contre le poète son neveu qui l'accusait de l'avoir frustré d'une grande partie de sa succession après la mort inopinée de son père, exploitant son absence et celle de son cadet. En effet tous deux étaient alors à l'étranger, le poète Valentin à la cour de Pologne où il passait son temps à courtiser les belles dames de cour et à lire les poètes polonais et néo-latins, tandis que François son frère recevait à Nuremberg une éducation analogue à celle que Valentin avait reçue dans la même ville, quelques années auparavant. Le grand seigneur rapace André Balassi qui fut la principale cause du malheur de son génial neveu, gaspilleur, léger, coureur de femmes, tenait à assurer à son fils une éducation académique en pays étranger.

Grâce à une coïncidence heureuse, un de mes amis, amateurs d'antiquités, le regretté Joseph Ernyei a découvert l'album de voyage de Sigismund Balassi. A l'extérieur, ce „liber amicorum" portait la date de 1589; à l'intérieur les sentences que les maîtres et amis de Sigismond consacrèrent à ce pèlerin hongrois pour commémorer leur amitié. Les notices sont datées des années 1590 à 1591 et reprennent en 1593, lors d'un second voyage du gentilhomme hongrois[21].

Voici par exemple la maxime que le recteur M. Junius lui-même chercha à inoculer à son élève en l'écrivant dans son album: „Ut ad ignem, sic ad Rempublicam est accedendum: nec nimis prope, ne uramur: nec etiam longius, ne frigeamus". Cela répond parfaitement au „festina lente" et aux principes de modération que le comte Révay prêcha à son fils. Et voici la signature: „Illustri ac generoso Domino D. Sigismondo Balassa de Gyarmath etc. Baroni observantiae ergo scribebat Melchior Junius Argentinensis Academiae Rector 20 Julii 1591.

Les autres amis de Balassi qui figurent avec leur signature dans l'album nous sont fort connus parce qu'ils figurent aussi dans les recueils du Recteur. Le plus souvent, ce sont des Barons et des Gentilshommes

[20] Il fut publié à la suite de son oraison funèbre par Raphaël Hrabecius *(Oratio funebris*, 1622).

[21] Le livre a péri dans l'incendie de ma maison en janvier 1945.

de l'Empire, mais on y rencontre même des Polonais et des Lithuaniens. (Sigismond Balassi épousera une Polonaise). Plusieurs tiennent à s'exprimer en français: ainsi Eberhardt Rapolstein: „Spemque metumque infer: vengence soubite *(sic)* est ennemie de repos." Hans Johann Freiherr von Zinzendorff se pique de machiavélisme: „La vertu consiste en la force et armes *(sic)*". Philippe Wolff von Fleckenstain, seigneur de Dachstuhl ajoute à son nom: „seugneur *(sic)* selon ta volonte". La dernière notice est en italien et contient un éloge de la noblesse: „La nobiltà è quasi una chiara lampa, che manifesta et fa veder l'opere buone et le male, et ci sprona alla virtù, cosi col timore d'infamia, come anchora con la speranza di laude". Ces lignes de Henninges Staffelt sont suivies de cet aperçu laconique: „Dieu guidera le reste". Ces bégaiements innocents fournissent une preuve touchante de la volonté de se conformer à un modèle d'éducation humaniste, mais qui commençait à subir la concurrence d' autres civilisations qui en sont les dérivés, celles de la cour de France et des cours d'Italie.

Sigismond Balassi prit part lui aussi à la dispute des passe-temps, mais tandis que son compatriote choisissait la chasse pour sa distraction préférée, il donnait les palmes à la vie guerrière avant tout autre amusement. Il expédie vite les exemples antiques. Sa rhétorique prend sa source dans sa conviction, non dans son érudition. Il cite les Baléares qui, à partir de leur âge le plus tendre, gagnent leur vie par leurs frondes et gourdins. Mais il s'empresse de passer aux moeurs de sa patrie.

„Mais permettez que je vous dise quelque chose de ma patrie, la Hongrie. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu quoi que ce soit de plus joyeux que les manoeuvres qu'on y dirige contre les Turcs, ces ennemis du nom chrétien. Quand les gentilshommes illustres prennent le service militaire, comme ils sont gais, ô Dieu immortel, et de bonne humeur, dès que l'espoir même fallacieux d'un butin grand et magnifique suscite des pensées joyeuses dans leur âme? Combien de fois, en remplissant leurs coupes, ils vantent les hauts faits de Huniade, de Mathias, de Sandrabeg, de Dracula, d'Uzoncassan et d'autres chefs de guerre!

Lorsqu'enfin on bat le rappel pour les passer en revue, qui ne voudrait être Argus? Les historiens disent des Étoliens qu'ils ne se chaussaient que d'un pied quand ils allaient au combat et des Gascons (Vascones) qu'ils réputaient pour un crime de se battre la tête couverte ou casquée, et quant à nos ancêtres, quelques cabinets d'armes montrent encore aujourd'hui quelles armes ridicules ils possédaient. Eh bien, maintenant, c'est une fête pour les yeux de voir à la revue des hommes bardés de fer, en armure, le heaume brillant, le panache richement orné, portant fusil, cuirasse et corselet autour de leur corps, tout comme les Jacobins qui disposent en cercle leurs coquilles; à la main ils ont des armes qui vomissent le feu, des kandjars, des lances, des cestres. Puis quand ils sont appelés aux armes ou sortent pour une escarmouche ou pour une grande bataille, ou quand la couronne de l'assaut s'offre au plus brave, qui ne saute de joie s'il a l'âme noble et distinguée? Les tambours résonnent, tout retentit du son des fanfares, des trompettes, des cors; l'air

mugit du bruit des balistes, coulevrines, bombardes, canons. Ici on se bat à la lance, celui-là périt d'un coup de javelot, ou de cimeterre, celui-ci tombe sous le coup d'une épée; d'autres descendent aux enfers frappés d'un coup de hallebarde ou de hache à deux tranchants, d'autres abrités derrière leurs retranchements sont salués d'une balle. Que vous en dirai-je de plus? Quand on bat la retraite, tout s'ouvre devant les joyeux vainqueurs; les soldats mesurent la soie au javelot et non plus à l'aune; ils portent des bourses gonflées de pièces d'or. L'un d'eux conduit un prisonnier *timar*, l'autre a un janissaire aux fers, celui-ci traîne un Assap après lui, celui-là fait d'un Akindgi son esclave, et souvent on compte dans le butin des Charippes, des Spahis oglanis, des Soluphtans, des Sandjaks, des Bassas.

A quel prix nous devons mettre tout cela, cela se voit en ce que même dans la mort il y a ici quelque jouissance et plaisir. Les historiens disent de Jules César comme à table on lui demandait quel genre de mort il préférait, qu'il répondit: la mort foudroyante et imprévue. Et ce don est accordé surtout aux soldats. En effet, eux, avant de passer de vie à trépas, ils ne sont pas torturés par la pierre, affligés par la goutte paresseuse, ni même rongés par la fièvre chaude, martyrisés par les sueurs... Ils s'endorment tout d'un coup, non pas dans une chambre obscure, mais dans la verte forêt ou dans un pré riant, non pas au milieu des gémissements, des cris, des lamentations des amis et des parents, mais au bruit des trompettes, au son des tambours et du hennissement des chevaux; non pas seuls, mais en compagnie de beaucoup de guerriers, leurs camarades. De plus, pour que tout le monde ait l'âme rassérénée ils sont portés au tombeau couchés sur des lances, au son des tambours."

Sigismond Balassi ne se serait certes pas avisé de faire l'éloge de la vie militaire s'il n'avait pas eu un cousin génial, le poète soldat qui le premier avait eu l'idée de chanter la mâle beauté de la vie militaire des confins *(Laus confiniorum*[22]*)*.

C'est lui qui avait découvert pour la poésie hongroise ce thème original dont aucun autre pays de l'Europe de la Renaissance ne soupçonnait l'existence. Dans cette poésie la tradition des chanteurs populaires qui glorifiaient les exploits des confins fut ennoblie par la rhétorique dont le poète avait appris le secret au château de son père et à Nuremberg où il avait passé quelque temps. Mais Sigismond qui s'inspira de sa belle poésie en resta aux exercices de langue latine.

Toutefois même ce flux de paroles soldatesques produit une impression de fraîcheur, de verdeur, de vérité au milieu des autres éloges pédantesques. Le latin de Sigismond manque d'élégance, fourmille de barbarismes, mais ses néologismes ne manquent pas de pittoresque. Là où il évoque le tableau du siège et de l'enterrement des soldats il semble prédire le sort de son cousin, qui se fera remarquer dans tout le pays hongrois par sa mort glorieuse sous les murs d'Esztergom, en 1594.

Un autre discours de Sigismond Balassi prononcé en juin 1591 respire

[22] En dépit du titre latin c'est un beau poème de langue hongroise.

le même lyrisme de soldat patriote. Maître Junius avait mis sur le programme la discussion d'un thème juridique: les fiefs restés sans hoirs devaient-ils être attribués à des clercs ou à des soldats? Parmi les barons de l'Empire aucun ne prit ouvertement le parti des militaires, tous étaient pour la noblesse titulaire d'offices divers ou bien refusaient de se prononcer. Sigismond Balassi se conformant à une vieille tradition hongroise, développe avec ardeur cette thèse que le soldat est nettement supérieur au savant parce qu'il s'impose des sacrifices plus grands que celui-ci. Aux confins militaires hongrois d'ailleurs l'usage s'était établi que les biens des gentilshommes décédés sans héritiers qui aux termes de la loi devaient échoir au fisc royal étaient distribués parmi les soldats qui les sollicitaient en récompense de leur service. Ainsi le poète Valentin Balassi envoya requête sur requête à Vienne pour se faire attribuer les terres de ses camarades morts sans héritiers légitimes, à titre de récompense pour ses exploits militaires. Pour son cousin, représentant du monde hongrois dans cette pépinière d'aristocrates humanistes de Strasbourg ce problème était donc de haute actualité. Aussi était-il plus convaincu que ses camarades en accordant la préférence au soldat.

„Quand bien même, Prince sérénissime — ceci s'adresse sans doute au duc de Brunswick, protecteur de l'école — je ne pourrais ni ne voudrais réfuter ce que mon ami, le noble comte vient de dire[23] — et de plus je dis que je ne peux même me mesurer avec lui — néanmoins il faut que je vous dise: tout cela ne me paraît pas suffisant pour munir un château fort, car ces choses-là s'apprennent au camp plutôt que dans les livres. En effet qui oserait contester que jadis on se servait d'armes bien différentes de celles qui sont en usage actuellement, que l'armée des légionnaires romains différait de la phalange macédonienne? Les engins de guerre étaient alors tels que si aujourd'hui quelqu'un s'avisait de s'en servir, il se ferait montrer du doigt et serait raillé de tout le monde. Et je vous demande: que valent aujourd'hui les quadriges à faux, les chars drépaniens, les tortues, les béliers, les porcs-épics, les souriceaux, les tours mobiles, les „centumculus", les „tolleno", les „plumbata", les „tribolata" ou „mamillata", quand on emploie des pistolets, des mousquets, des mortiers, des coulevrines, des canons, des bombardes, de grands engins d'assaut?"

Et jamais l'érudition n'a pu remplacer l'expérience militaire. Jules César, Marius, Lucullus avaient débuté tout jeunes en stratégie. „Les hommes de lettres comparés aux experts en art militaire ne sauraient s'élever au-dessus de la cinquième classe. Si ceux qui luttent contre de grandes difficultés et supportent des peines considérables, doivent être préférés à ceux qui sont assis pour ainsi dire sur les roses et les violettes, qui ne préférerait le soldat au savant? Celui-ci est assis dans sa bibliothèque sans rien faire, sur des coussins, n'éprouve aucun désagrément, c'est tout au plus s'il est affligé de catarrhes, de fluxions ou de chassie,

[23] Il s'agit de Frédéric-Magnus, comte d'Erlbach qui figure avec de nombreuses signatures dans l'album de Balassi et qui venait de donner la préférence à l'homme de lettres.

et cependant tout va bien autour de lui pendant ses veillées forcées et voici tous ses motifs de plainte: un autre que lui a fait un bon livre, ou bien il ne peut sentir la morue, il déteste l'odeur de l'encens ou se plaint d'être privé de viande noire.

Et le soldat? Celui-ci est conduit à la guerre comme une victime; il couche à la belle étoile, sur la dure, le pauvre, et cependant il est content; il est contraint de supporter le froid et le chaud, les vents et la pluie; de claquer des dents; son estomac passe par toutes les épreuves de sorte qu'il pourrait difficilement être accusé de mollesse par antiphrase (*molli-ties, militiae*)".

En effet le salut des États repose non pas sur de hautes tours ou de vastes labours, mais sur la force des bras et des reins de leurs soldats. Le soldat sert tout le pays, non comme le médecin ou l'avocat qui s'occupent seulement de leur clientèle. D'ailleurs ce sont les soldats qui ont répandu la religion. Qui a forcé les Hongrois d'accepter le nom du Christ? Charlemagne. (Balassi fait allusion ici aux Avares qui défaits par Charlemagne devaient se courber sur les fonts baptismaux: la confusion entre Avares, Huns, Hongrois était courante au moyen âge). L'empereur Othon fut l'apôtre des Danois, Charles Martel celui des Frisons, Boleslav III celui des Poméraniens, Boleslav IV celui des Prussiens. „Et dans notre siècle n'est-ce pas la même raison qui motive les guerres incessantes et sanglantes?"

Et quand par sa faute un avocat perd son procès on en accuse l'inexpérience du juge; si c'est un médecin qui commet une erreur il se défend en alléguant l'immodération des malades, la constellation fatale, le manque de traitement au début de la maladie, etc. Mais son erreur est bien vite recouverte et caché par la terre, la gratitude et la largesse des héritiers.

„Par contre la faute commise au camp ne reste pas impunie. Vite on prépare les pinces à pied, les cordes et les sabres; les soldats tendent leurs piques; il y a aussi les cassations infamantes et d'autres mesures. Je trouve donc que les donations reviennent avant tout au soldat puisque, en outre de l'ancienneté de service, on doit faire entrer en considération aussi bien d'autres points de vue: l'ancienneté de la famille dont l'héroïsme et les exploits sont connus de tout le monde, le souvenir encore vivant du père. Lui-même est irréprochable sous tous les rapports de la vie, vigilant dans le péril, expert en la pratique, favorisé éventuellement par la fortune, alors que l'homme de lettres n'a jamais vu même la couleur de la guerre à moins qu'il ne soit distingué dans le massacre des volatiles de basse-cour. Mais le temps actuel montre de lui-même comment il convient de juger en cette matière. Dixi."

Certes, dans le discours de Sigismond Balassi on rencontre bien les exemples historiques, imposés par la recette de la bonne rhétorique: Jules César, Sylla, Marius y sont évoqués. Mais il est certain qu'aucun des participants n'a formulé sa thèse avec autant de conviction et d'esprit d'actualité: l'antiquité et l'ère chrétienne entrent chez lui dans un rapport intime et l'étudiant hongrois improvise à sa manière une petite querelle

des anciens et des modernes. Il s'y sentait sans doute encouragé par l'atmosphère de la maison familiale. Aux confins hongrois la question de Junius ne pouvait même pas se poser. J'ai eu entre les mains une requête des soldats du château de la forteresse d'Eger, datée de 1565 où ces pauvres champions de la chrétienté déclarent au fisc, toujours en retard avec le paiement de leur solde, que „la défense de la patrie est assurée, après Dieu, par les gouttes de sang versées par ses serviteurs braves, fidèles et honnêtes, par la perte des membres de ceux-ci, par leur grand préjudice." Ces vérités ne s'apprenaient pas à l'école, dans Cicéron, elles étaient répandues partout aux confins militaires, et l'on sait que le père, deux oncles et tous les aïeux de Sigismond avaient passé leur vie dans la guerre contre le Croissant.

Mais j'entends dans ce discours aussi les échos du cousin poète. Sigismond était né en 1572, son parrain était le capitaine de Kassa. l'Allemand Jean Rueber; il avait donc 19 ans au moment où il arriva à Strasbourg. C'est l'âge où l'esprit d'héroïsme s'emparait des Hongrois de cette époque, et sans nul doute le jeune homme avait-il encore à l'oreille les vers enflammés où son cousin Valentin chanta les beautés viriles de cette vie périlleuse.

„Mes braves, qu'y a-t-il de plus beau sur la vaste surface de la terre que la vie aux confins? Là, au printemps, chantent des légions d'oiseaux qui réjouissent le coeur des hommes. Là sur les champs qui embaument, le ciel verse à flot sa rosée chère à tout le monde".

Et voici l'amusement des soldats:

„Les vastes prairies, les beaux halliers et forêts voilà leur promenoir; l'embuscade et le champ des rudes batailles, voilà leur académie; la faim, la soif, l'ardeur des combats, les besognes pénibles, voilà leur vrai passe-temps."

Ainsi le premier grand poète hongrois avait établi la supériorité de la vie militaire: lui qui était homme de guerre tout autant qu'humaniste se sentait le droit de se prononcer en cette matière. Le jeune étudiant de sa famille n'avait qu'à reprendre la thèse si heureusement illustrée par Valentin Balassi.

Enfin Sigismond Balassi prit part aussi à une discussion où le recteur avait posé la question de savoir s'il est recommandable de modifier les lois et institutions.

Son point de vue est celui du conservateur. Les lois n'ont leur raison d'être qu'à condition qu'elles soient observées; une fois surannées, elles doivent être modifiées; mais les réformes incessantes amènent des troubles. D'autre part Sigismond Balassi exige que les lois soient observées par les princes et magistrats, car ainsi leur gouvernement paraît plus solide. C'est encore le gentilhomme hongrois qui parle ici; comme ses pareils il se sent lésé dans ses droits par les souverains.

Le comte Révay et le baron Balassi représentent une synthèse piquante et pittoresque: la rencontre du génie national dominé par l'idée de la lutte pour son existence et des humanités qui en vertu de leur

discipline donnent de la conscience aux instincts de ces jeunes gens entraînés à la guerre depuis l'âge le plus tendre.

Et voici maintenant un autre compatriote de Balassi et de Révay qui fait son apparition en 1595 dans les recueils de Junius: Jean-Melchior Eperjessy, dont nous ne savons rien en dehors de ce qu'il dit lui-même dans ses discours. D'abord il prit part à une discussion sur la meilleure méthode de gouvernement. Lui aussi prêche le respect de la loi et l'horreur du tyran en suivant les idées de Plutarque et de Cicéron, appelle les privilèges des *pravilèges* c. à. d. des facteurs de dépravation provoquant la perte de l'État *(rerum publicarum pestes)* et proteste contre la gynécocratie. Tout cela n'est que jeu d'écoliers.

Mais il est plus intéressant de l'entendre quand, ayant à prononcer le discours de félicitations du jour de l'an en présence de la magistrature de Strasbourg et des plus hauts protecteurs princiers, il saisit l'occasion pour faire connaître la situation catastrophique de sa patrie, les horreurs indicibles que celle-ci avait à subir du fait de l'occupation turque; tout cela pour jeter un cri d'appel aux puissances européennes au nom de sa nation rongée par le dragon turc et pour les encourager à s'unir contre l'ennemi de la chrétienté. Il commence, bien entendu, par l'éloge de l'Académie, puis de la ville de Strasbourg, il dit quels plaisirs il avait à assister aux fêtes populaires, aux „rubigalia, floralia, vinalia sua Ethnica" et aux fêtes des juifs. Puis il passe à son véritable sujet: la victoire récente de l'armée impériale en Hongrie qui venait d'électriser l'opinion publique dans tout l'Occident.

Eperjessy avait accepté avec plaisir de parler de ce sujet; c'était une occasion pour lui de se reporter, en esprit, autre Ovide en exil, dans sa patrie lointaine. Il passe en revue les victoires remportées par le Croissant sur les Hongrois: c'est une énumération lamentable, désolante. Mais voici le côté brillant du tableau: les victoires chrétiennes à commencer par Geoffroy de Bouillon jusqu' aux premières victoires de la campagne récente. Cependant Eperjessy ne se contente pas de la glorification des armées chrétiennes. Il sait qu'un bon orateur ne dédaigne pas de faire appel aux sentiments de l'auditoire et dès lors, il décide de faire dresser les cheveux sur la tête des sénateurs strasbourgeois en détaillant le martyre de ses compatriotes. Aucun malheur ne dépasse celui de la captivité: l'homme devient le jouet des désirs des maîtres. Il subit un traitement indigne et bien des hommes qui ne peuvent supporter ce traitement, préfèrent la mort. „Voici ce que les Hongrois et d'autres chrétiens ont à subir: mis aux fers, les mains tordues sur le dos, ils sont menés comme du bétail et vendus pour le travail le plus dur; fustigés journellement, ils sont plutôt morts que vivants. En Égypte, en Babylone, en Assyrie, leur vie est un enfer.

Rien n'est plus cher à l'homme que son enfant: les bêtes même défendent leurs petits. Que dirons-nous alors de l'état d'esprit de ceux qui ont vu leurs enfants tranchés en deux, accrochés aux palissades ou traînés en esclavage où l'on leur fait dénoncer leur alliance avec le Christ, le Sauveur, renier leur foi et jurer la foi de Mahomet afin de

satisfaire des appétits lubriques et de les employer à des services qu'on ne saurait détailler devant un auditoire qui a l'oreille pieuse et pudique!" Et on en fait des janissaires qu'on dresse contre leurs propres parents.

Ensuite Eperjessy énumère les services que les chefs de guerre hongrois et autrichiens ont rendu à la chrétienté et à leur patrie. Ils ont montré que les Turcs n'étaient pas invincibles. Soliman ne put occuper Albe-Royale que grâce à la querelle qui oppose Charles-Quint à François I^er^.

Princes chrétiens, unissez-vous!

Comme dans le cas de ses compatriotes qui l'avaient précédé à l'Académie de Strasbourg, le devoir scolaire remua dans les profondeurs la vie sentimentale d'Eperjessy qui puisa dans la tragédie de sa nation, l'élan, le lyrisme de son discours composé selon les règles qu'il avait apprises à l'école.

L'élément pathétique et le sentiment d'actualité inventés par les étudiants hongrois eurent une assez forte répercussion à l'Académie de Junius. En 1598 le discours du jour de l'an fut prononcé par l'Autrichien André Ungnad, fils de David Ungnad, chef du conseil militaire impérial de Vienne. Ce jeune homme met peut-être encore plus de zèle que le Hongrois Eperjessy à peindre en vives couleurs les souffrances de la nation hongroise: son discours visiblement influencé par son prédécesseur est animé par un sentiment d'horreur et de pitié qui remplit son coeur à la vision de l'état désolé de la Hongrie.

André Ungnad avait pris part peut-être lui-même au siège d'Esztergom en Hongrie, dirigé par son père et vit de ses yeux l'agonie de Valentin Balassi qui, frappé d'une balle turque et opéré par les chirurgiens impériaux mourut héroïquement dans sa tente, assisté d'un père jésuite qui recueillit ses dernières paroles. Le poète soldat avait glorifié dans ses poésies amoureuses précisément la femme de Christophe Ungnad, cousin du général, la belle Anne de Losonczy qu'il avait conquise dans sa jeunesse, mais qui l'avait éconduit devenue veuve et riche héritière d'une brillante fortune.

Le jeune baron Ungnad parla donc des fléaux de l'an dernier, des pronostics astrologiques: l'année 1598 verra trois éclipses. Puis l'attention de l'orateur se tourne entièrement vers la Hongrie: André Ungnad connaît lui aussi la mission historique de ce pays: „Qui ne verrait, dit-il, quel sort fut donné en partage à la Hongrie, à cette Hongrie qui depuis 1415 se jeta comme un bouclier au-devant du tyran turc qui avait déchaîné contre lui ses lances et ses bouches à feu; certes elle est digne d'être non seulement secourue avec de l'argent et des forces militaires, mais aussi d'être glorifiée en paroles et en écrits élogieux." Telle était en effet, à cette époque encore, la réputation de la mission historique de la Hongrie.

Puis l'orateur dépeint les avantages naturels du pays pour les opposer à la misère où la conquête ottomane l'a précipitée. On a dans ce pays tout ce qu'il faut au bonheur. Labours, montagnes, rivières et pâturages pour l'agriculture et l'élevage; climat tempéré bien approprié à l'art militaire, et une configuration géographique qui rend difficile l'accès de

l'ennemi à ce bastion. Mais sa bonne réputation provient moins des dons de la nature que de ses sentiments religieux, de l'excellence de sa constitution et de la grande quantité de soldats héroïques qu'il produit.

Mais, hélas, qu'est-ce que la guerre a fait de ce pays admirable? „Quelle misère, quelle disette, quel embarras d'argent et quel chaos à tout point de vue? Et voici: les Hongrois qui ont tant souffert, ne songent même pas à émigrer de leur pays." Vient alors l'histoire sanglante du pays: l'orateur mentionne en passant les révoltes des paysans, les invasions tartares, les batailles tragiques de Nicopolis, de Varna, de Mohács, la prise des grandes villes de Hongrie. Mais le pays produisit des chefs de guerre habiles qui défendirent contre l'ennemi puissant ce pays superbe et noble, qui n'entend pas dégénérer et démissionner de sa charge de défenseur de la patrie et de la religion. Puis c'est le tour des victoires comme dans le discours d'Eperjessy. On peut dire de la Hongrie comme de Carthage: „Satius esse nihil de illa, quam pauca". Prions Dieu qu'il la défende contre les païens!

L'enthousiasme magyarophile, le sentiment de solidarité de la communauté européenne montèrent à leur comble à Strasbourg en juillet 1598, après la victoire de Győr (Raab) en Hongrie. Le recteur, Philippe Murbach voit l'effet d'une intervention divine dans la reprise de cette ville forte. La lune n'était-elle pas couverte d'un nuage? l'aboiement des chiens qui faisaient la garde n'était-il pas étouffé par le vent tempétueux? les grands canons turcs ne se trouvèrent-ils pas tout d'un coup impossibles à manier? La nouvelle de la victoire fut annoncée à Strasbourg par une estafette et le conseil général de la ville „se pâmait de délices incroyables"; dans les temples les prédicateurs dirent partout la gloire des chrétiens et l'Académie voulut aussi avoir sa part dans ces solennités.

Dès lors on demanda au baron tchèque Zdenko Waldstein, de composer un panégyrique en vers en souvenir de la victoire impériale. Ce poème, le *Carmen de Jaurino recuperato* qui fut publié aussi à part, est une oeuvre d'humaniste plus prétentieuse que les simples exercices oratoires des étudiants.

L'esprit humaniste de l'école de Sturm a modelé selon son idéal l'esprit des étudiants hongrois. Ils y apprirent les règles de la bonne rhétorique, y firent la connaissance de la vie du grand maître, goûtèrent un peu de l'histoire et de la philosophie de l'antiquité et même apprirent les rudiments de la langue grecque, puisque de temps à autre ils parfumèrent d'un hellénisme leur latin plus ou moins classique.

Mais ils firent mieux. J'ai parcouru les gros volumes des discours des élèves de Melchior Junius; chacun d'eux tâche de se conformer au grand modèle, mais chacun sent un peu son banc d'école. On a montré récemment que l'esprit de discussion des collèges a été à l'origine du

[24] Cf. le livre de Porteau: *Montaigne et la vie pédagogique de son temps.* Paris, 1935.

scepticisme et dès lors, des *Essais* de Montaigne[24]. Dans les coeurs des étudiants hongrois la dialectique scolaire a remué le sentiment de la patrie lointaine, le souvenir de sa mission historique et ainsi ils réussirent à entraîner même leur entourage dans l'atmosphère héroïco- tragique qui émanait de leur diction.

D'autre part il est intéressant de voir qu'une des plus anciennes grammaires françaises écrites à l'usage des étrangers, celle de Philippe Garnier, publiée à Strasbourg en 1598, est dédiée aux étudiants de l'Académie et parmi les destinataires figurent les deux Autrichiens André Ungnad et Zdenko Waldstein. Mais on y lit aussi le nom d'un gentilhomme hongrois, Christophe Thurzo qui avait quinze ans lorsque maître Philippe Garnier s'évertuait à lui inoculer à Strasbourg les éléments de la langue française.

Je n'ai pu mettre la main sur ce livre dont je ne connais que la page de titre citée par Brunot *(Hist. de la langue fr.* V, 299). Mais n'est-il pas intéressant et symbolique que la première grammaire destinée à des Hongrois ait été publiée dans la ville où l'humanisme trouva un foyer de rayonnement si intense? Cette grammaire laissait prévoir d'ailleurs que dans un avenir prochain la civilisation humaniste de l'Europe Centrale serait remplacée par une autre, plus raffinée, celle qui serait portée par la langue de Corneille, de Racine, de Voltaire[25].

Alexandre Eckhardt

[25] Conférence donnée à la Faculté des Lettres de Strasbourg, le 5 mai 1947.

Le poète Jean Arany que l'on tient en Hongrie pour une autorité compétente en tout ce qui concerne les problèmes de l'épopée, s'est plus d'une fois occupé de la question de l'*énumération*, en théorie comme en pratique.

Dans son discours de réception à l'Académie hongroise, fait le 31 octobre 1859, sous le titre de *Zrinyi et le Tasse*, il insère cet accessoire épique parmi les traits dont l'emprunt n'altère par l'originalité d'un auteur d'épopée, tel que Nicolas Zrinyi. Ces „traits", ce sont pour Arany un ensemble de particularités que tous les poètes qui suivaient les traces de Virgile ont considérées comme un trésor commun appartenant à la „manière épique", au métier. C'est ainsi qu'il n'oublie pas d'analyser le procédé d'énumération „servant à caractériser des héros pris individuellement ou des groupes entiers, ainsi qu'à poser les bases de plusieurs éposides ultérieurs". En dehors de cette étude malheureusement inachevée du poète hongrois, on trouve encore quelques mots typiques dans ses notes posthumes consacrées à la structure de l'épopée: „Énumération; d'ordinaire: sous forme d'action, elle a ainsi plus de beauté. Elle donne occasion de caractériser des héros pris individuellement ou des groupes entiers, occasion d'entamer des épisodes. Étant très numérique, elle est fatigante". Et ainsi de suite.

Ce qu' Arany considère comme trésor commun épique et traditionnel, il le fait dériver de Virgile, bien que, comme on sait, Virgile n'ait fait qu'imiter le schéma fourni par l'*Iliade* d'Homère. Dans celle-ci, pour la première fois dans la littérature européenne, on trouve même deux énumérations: le grand catalogue des navires ou des chefs, chant II, vers 484 (459)—785 (760) et le catalogue dit troyen (ch. II, v. 816—877).

Arany savait tout cela très bien et si à cet endroit il ne mentionne que Virgile, c'est qu'il ne considérait que l'oeuvre de Zrinyi, ainsi que les poètes épiques de l'Occident, modèles ou parallèles de Zrinyi, qui, tous, ont subi, en effet, l'influence de Virgile. Il est cependant probable que Arany, ce poète érudit, ce traducteur remarquable des oeuvres complètes d'Aristophane, ait entendu parler de la conception des spécialistes qui, à cette époque, s'accordaient à peu près tous à tenir le grand catalogue, le catalogue grec dit *Béotie* pour un corps étranger ultérieurement inséré à l'Iliade (grâce à un emprunt fait à la *Cyprie?)*. Il est inutile de dire qu'ils faisaient dériver, comme on voit, un des piliers les plus stables, qu'on aurait peine à séparer de l'ensemble de l'épopée, des circonstances heureuses du hasard. Ce manque de scrupule est une des caractéristiques de l'époque. Quelle que soit l'opinion de Jean Arany, il est certain que l'accessoire épique connu sous le nom d'énumération, la poésie épique occidentale le doit à l'épopée grecque.

Déjà dans mon étude sur les *Origines du poète Homère*[26], j'ai essayé de réfuter le croyance à une *Béotie* ultérieurement insérée, croyance qui

[26] Revue des Études Homériques 1934, p. 18 et suiv.

s'explique par le rationalisme de l'époque. J'ai actuellement sous les yeux un de mes travaux, de dimensions plus grandes, présenté en octobre 1947 à l'Académie hongroise, et, dans lequel, après avoir regroupé mes anciens et nouveaux arguments, je constate être tombé d'accord non seulement avec Allen, mais encore avec Wace, Thompson et même Bury, ainsi qu'avec d'autres autorités compétentes, lorsque j'ai soutenu la thèse selon laquelle c'est un reflet de l'état de choses remontant jusqu'au début du XII[e] siècle, un reflet du monde mycénien que l'on doit voir dans la *Béotie*. A une époque plus récente que le X[e] siècle, il eût été impossible de concevoir cette dernière.

Ce qui veut dire en effet que, selon nous, la *Béotie* ne peut provenir que d'Homère lui-même, auteur de l'Iliade. Ce n'est qu'un hypercriticisme sans raison qui s'est efforcé un moment de la contester à Homère; malgré les homérisants, à jugement plus sûr, de l'antiquité et de l'époque moderne. C'est ainsi que même Walter Leaf (*Troy*, 1912) soutenait avec un accent tout spécial qu'au moins le catalogue troyen était dû à Homère.

Cette fois-ci je voudrais pousser plus avant mon analyse pour essayer de donner une réponse à la question dès longtemps posée et négligée, de savoir s'il y a quelque chose qui soit susceptible, au point de vue de la biologie poétique, de motiver et de justifier l'importance poétique des catalogues épiques, c'est-à-dire la faculté de permanence et la durabilité, ainsi que la nécessité de création d'un semblabe accessoire épique.

Pour donner une réponse à cette question, nous devons constater tout d'abord que l'épopée représente un genre très singulier, étant donné que plus elle est parfaite, plus elle est façonée sur le principe d'éviter l'effet poétique immédiat, ce que j'ai eu abondamment l'occasion de démontrer dans mon étude intitulée *Aus der Frühzeit der Epik*[27]. Humboldt a déjà remarqué que toute poésie est conçue dans la contradiction intérieure de l'incommensurabilité de l'expression verbale et des sentiments à exprimer. *Nec corda sonum dat, quam vult manus et mens.* Comment donc les mots pourraient-ils contenir la vie? Or, tandis que la poésie lyrique et le théâtre peuvent sans doute se permettre d'essayer de presser, sans scrupule, la vie à travers la parole, grâce à des moyens, selon le cas, rythmiques et motoriques, ou dramatiques, tels moyens contredisant à toute logique et formant en même temps l'essentiel de la poésie ne pourraient apparaître sans provoquer une détérioration de style sur la trame de l'épopée représentant un maximum de logique. C'est de la manière la plus caractéristique que l'Iliade donne le témoignage de ce qu'est justement la tendance vers l'objectivité absolue dont s'était chargée l'épopée; un compromis ne saurait donc être toléré ici. Pour exprimer cela sous forme d'un principe: l'élément épique net devrait coïncider précisément avec une rigidité prosaïque dépourvue de toute poésie, c'est-à-dire avec la forme la plus objective des faits enregistrés d'une manière impassible. C'est pour cela que Hartl est allé jusqu'à exclure de l'épopée tout ce

[27] Raccolta Ramorino. Milano 1927, p. 581 et suiv.

qui est mouvement et activité, comme par exemple les scènes de combats, les dialogues et leurs semblables et soutint que les „cas" les plus conformes à l'idéal épique n'étaient pas à voir dans Achille ou Manas, mais dans l'histoire d'Oblomow ou de Parzival de Wolfram. Et ce fut pour les mêmes raisons que Th.-A Meyer se vit forcé de révoquer en doute l'importance de la manière suggestive de la poésie épique. Tout le monde connaît la ressemblance frappante et les points de contact vraiment surprenants entre l'Iliade, les Nibelungen et le roman sans événements et sans péripétie d'un Proust ou d'un Joyce, et, cependant, tout le monde sait que ce que nous tenons pour la véritable poésie épique, doit être cherché dans l'Iliade même. Or, si ce genre doit être qualifié de poétique, ce qu'il est en effet, son auteur a dû trouver, de quelque façon, la sensibilité subjective indispensable à toute poésie.

Si l'on analyse Homère, on comprend en effet la manière dont a réussi la grande épopée, ce genre le plus difficile, à se réaliser entre le Scylla d'un enregistrement objectif et le Charybde d'un lyrisme transparent. C'est dans Homère que l'on aperçoit une singulière technique de mélange, ou, si l'on veut, une mesure d'équilibre qui était capable d'accoupler, d'une façon magique, une quantité indispensable de subjectivisme à un maximum d'objectivité. Le secret de tout cela s'explique par le fait qu'Homère n'a jamais oublié de prêter un intérêt général et humain à la matière de sa narration, c'est-à-dire de donner à son récit, grâce à une technique extrêmement délicate, une allure susceptible de produire un écho dans tout le monde, et que, en même temps, il sut se préserver de ce qu'un lyrisme par trop apparent ne s'emparât de l'atmosphère épique. Ce dernier cas se rencontrerait p. ex. s'il faisait se dérouler l'histoire de la colère d'Achille d'après un schéma bien connu que nous fournit le cas de Méléagre ainsi que l'épopée franque, si, notamment, Homère n'intercalait pas à son épopée le moment par excellence épique de la *Patroclée,* ou si l'Iliade n'était qu'une suite de scènes telles que „les adieux d'Héctor et d'Andromaque" ou la „rencontre d'Achille et de Priam". C'est ainsi que s'est formée une technique qui ne permet pas qu'un abus de subjectivité aboutisse à un romantisme, ce que l'épopée ne pourrait pas supporter. D'autre part elle permet aux détails les plus objectifs, aux fatigantes scènes de combats, aux sèches énumérations de noms et de données etc., de s'assouplir et de s'échauffer par l'introduction d'historiettes et de comparaisons constituant le second plan épique, artificiel et favorable à certains traits subjectifs.

Macrobe, dans son analyse consacrée à Homère poète de catalogues (V, xvi, 1 ss.) souligne avec éloge que „post difficilium rerum vel nominum narrationem infert fabulam cum versibus amoenioribus, ut lectoris animus recretur" et de la même manière: „inter enumeranda regionum et urbium nomina facit locum fabulis, quae horrorem satietatis excludant." Et cette technique, toujours selon Macrobe, a été imitée par Virgile, grâce à un sens poétique excellent. Dans la pratique poétique de Virgile également „amoenitas intertexta fastidio narrationum medetur". Nous pouvons y ajouter que le disciple hongrois, Nicolas Zrinyi, dans la préface concise

et substantielle de son *Obsidio Szigetiana,* professe la même doctrine: „J'ai mêlé des détails fabuleux à l'histoire, mais c'est ainsi que me l'ont appris Homère et Virgile". Ce qui veut dire en d'autres termes et de façon un peu brusque, que la création de l'épopée était une espèce de jeu d'équilibre. Tout détail de caractère par trop humain, universel ou poétique, comme p. ex. l'exposition du chant 1er, provoqua automatiquement et instinctivement un contrepoids formé par des traits objectifs, des éléments historiques et des particularités relatives à la communauté sociale, ce qu'on voit p. ex. dans le catalogue du chant II. Ce contrepoids est représenté par la liste ou bien d'une généalogie, d'une *aristie,* d'une *androctasie* ou bien de jeux sportifs *(athla),* qui, tous, sont proches parents des catalogues. Et, par contre, c'est de la même manière que les éléments objectifs indispensables au genre (comme p. ex. les listes longues et fatigantes des combats contenus dans les chants VII—XV) ont dû alterner avec des détails impressionnants et personnels, tels que certains lieux communs, quelques discours dramatiques, ainsi que des comparaisons épiques etc., dans notre cas, notamment, l'épisode humain de la *Patroclée.* Tout cela supposait un certain équilibre qui ne devait jamais être renversé, même pour un seul instant.

L'Odyssée nous fait voir que la moindre prépondérance subjective et lyrique aboutit à une espèce de romantisme et, par contre, Hésiode nous montre que le moindre excédent d'énumération épique finit par créer des oeuvres à poésie diminuée, tels que les poèmes grecs en forme de catalogues ou certaines grandes énumérations orientales, dont un des exemples les plus caractéristiques est à voir dans le livre des *Nombres* de l'Ancien Testament, etc. C'est par la même raison que Michel Vörösmarty, dans son *Eger,* devenu trop romantique par rapport aux règles de l'épopée, est obligé de contrebalancer, sans résultat, naturellement, son subjectivisme peu dissimulé par l'insertion de trois catalogues successifs par trop étendus au chant 1er et par un „carnage", prolixe hors de proportion, au chant III, pendant qu'il laisse tomber l'épopée elle-même.

C'est ce qu'on doit répondre, en même temps, à ce que l'on pourrait nous objecter, aisément peut-être, à savoir que la technique homérique est un pur formalisme. C'est tout au plus notre analyse, ou pour mieux dire, la mise en parole, qui fait soupçonner ici du formalisme. Un mélange mécanique et extérieur n'aurait jamais donné le jour à l'Iliade, dont la manière épique n'a jamais été dépassée depuis.

Pour résumer ce que nous avons dit plus haut: le fait d'avoir reconnu que la *Béotie* a été composée par Homère, nous a aidé à reconnaître la fonction originelle et poétique des catalogues, et, inversement, dans la mesure où le catalogue s'est avéré une des conditions importantes et préalables, ainsi qu'un des moyens indispensables de l'épopée, la *Béotie* doit être attribuée à Homère.

Nous avons vu que cette fonction du catalogue, fonction servant l'ensemble de l'épopée et contribuant à la naissance même de l'épopée, est due à ce qu'on avait reconnu sa valeur objectivante et qu'on lui avait

donné un rôle d'équilibre. Il est cependant clair que ce rôle n'a pu être donné au catalogue que par celui qui a créé en même temps la grande épopée. Ce poète avait, naturellement, des prédécesseurs, car non seulement Homère, mais encore les étapes ultérieures de la poésie grecque nous révèlent que dès les temps les plus reculés les Grecs avaient vu, dans la représentation du plus subjectif sous les formes les plus objectives, un moyen spécifiquement apte à produire des effets poétiques. C'est ainsi qu'ils avaient trouvé leur plaisir dans la magie épique des incantations, genre ancien qu'Homère n'a fait que perfectionner.

C'est par cette voie que nous arrivons à comprendre tout ce qui est resté obscur par suite d'une opinion qui avait tenu cette technique pour un heureux effet du hasard. On comprend tout de suite pourquoi l'antiquité tenait en estime exceptionnelle la *Béotie* qu'elle préférait souvent aux autres parties de l'Iliade et pourquoi Kerkidas avait prescrit par loi aux écoles de la faire apprendre par coeur, pourquoi même le très critique Thucydide (p. ex. I, 3) croyait sans réserve à l'authenticité de ce catalogue, pourquoi les chercheurs modernes adonnés à la recherche d'éléments post-iliadiques dans l'Iliade même étaient obligés d'admettre toute une foule de traits et de détails très anciens qui ne pouvaient remonter que précisément à l'époque d'Homère. On comprend aussi pourquoi on est arrivé à reconnaître que le *Béotie,* grâce à un soin perceptible jusque dans les moindres détails, dépasse les facultés d'esprit d'un interpolateur de telle manière que c'est tout au plus quelques raisons de valeur relative que l'on pourrait alléguer à l'appui d'une théorie de biffage (Jacoby), et pourquoi on va jusqu'à avouer même que ce détail, qui forme un ensemble, est au meilleur endroit de l'épopée comme s'il en faisait une partie organique (Schmid).

Mais l'analyse que nous venons de faire doit nous conduire à une autre reconnaissance. On sait que les poètes utilisant ce procédé ont été souvent accusés d'avoir péché contre l'ordre géographique, contre l'almanach national ou le livre d'or de la noblesse ou la précision de l'index et de la table des matières. Il est clair, comme je crois, que ces reproches étaient le résultat organique d'une méconnaissance de la fonction originelle et poétique du catalogue.

Nous sommes donc en droit de formuler une accusation contre Macrobe qui, sans doute sous l'influence des rationalistes grecs, prit les vertus de Virgile pour des défauts, et cela au nom d'Homère que Virgile avait imité conformément à une tradition poétique, dans l'énumération „troyenne", de moindre étendue, mais reconnue comme authentique par Leaf. Car Homère ne se tenait pas non plus à l'ordre géographique de l'énumération épique, non moins que Virgile (X, 166 ss. et VII, 641 ss.), quoique cette précision soit aux yeux de Macrobe (V, xv, 4), et de ses successeurs tardifs, O. Seek et Mlle Guillemin, une condition préalable du genre „catalogue". Il est, en effet, impossible de ne pas tenir pour gratuite l'hypothèse de Leaf, qui, partant des expressions vagues telles que „loin", „de loin", contenues dans les vers 844 et suiv., qui servent à localiser des peuples, croyait pouvoir reconstruire un

système d'étoile à quatre rayons, dont le point de départ et le centre seraient Troie, tandis que les rayons en seraient les soi-disant voies caravanières qui se croisaient dans la plaine de l'Hellespont (?). Mais si quelqu'un avait pourtant envie de se tenir à la théorie de l'ordre géographique, qu'il nous suffise, en faveur de Virgile, de nous référer à quelques poètes hongrois. Il est hors de doute que, dans le *Toldi Amoureux* (VII, str. 31 et suiv.) de Jean Arany, l'ordre est prescrit par certaines préoccupations patriotiques, tandis que dans la *Fuite de Zalán* de Michel Vörösmarty, le principe qui dirige l'ordre de l'énumération est tout à fait curieux et exceptionnel, étant donné que le poète nous donne ici le tableau d'un camp qui se réveille. Les personnages de l'épopée se lèvent un à un, dans un ordre qui n'a trait ni à quelque répartition géographique, ni même à la hiérarchie sociale. Du reste, Vörösmarty aime beaucoup une certaine licence romantique qui lui permet une liberté vraiment poétique. Dans le chant I[er] de son *Eger* on redécouvre la scène de camp avec les personnages qui se réveillent, puis dans le chant III de la même épopée une inondation force les Turcs à quitter leur bivouac et à se déployer.

On se tromperait cependant, si l'on tenait d'autre part pour caractéristique le catalogue des familles nobles, ce catalogue qui, comme nous avons vu, occupe la place, chez Jean Arany, du catalogue géographique. Souvent, en effet, la tendance de se réclamer de l'amour-propre national ou aristocratique saute aux yeux. On sait que les Grecs, bien après Homère, considéraient la *Béotie* comme leur „livre d'or", ou, ainsi que le dit Wilamowitz, comme leur „Adelslexikon". Il est de même indubitable que Virgile professait le programme officiel de la gloire nationale de l'époque d'Auguste et que le catalogue composé par Arany a été écrit dans le but de secouer „les grandes familles anciennes", ce que Arany avoue d'ailleurs lui-même. Aussi est-il indubitable qu'à une époque où la nation grecque était dispersée en tribus, Homère ne pouvait avoir pour but ce qu'on attendrait de lui, s'il avait vécu au moment de la grandeur nationale. Pour lui, le grand „passé" n'était qu'un présent plein de luttes et, comme il paraît, on voulait, par un catalogue, être au service de la multiplication des tribus. Si Leaf avait raison et si seul le catalogue troyen était l'oeuvre d'Homère, le poète, dans ce cas n'eût donné que l'*Adelslexikon* de la noblesse ennemie. (On sait que la *Cyprie* perdue ne contenait, comme il semble, qu'un catalogue troyen, étant donné que le catalogue grec de cette épopée, qui correspondrait selon Leaf et son école, à notre *Béotie,* n'a été que reconstitué par Wilamowitz.) Virgile, naturellement, et Jean Arany, par leurs catalogues, se sont mis au service d'un but national vraiment actuel. Même là, il faut remarquer ce qui ne saurait être guère accidentel. Il est clair que Virgile destinait à ses catalogues la même fontion que celle de la description du bouclier d'Énée ou de l'évocation des aïeux des enfers dans le chant VI. Cependant, parmi les catalogues des troupes, le catalogue troyen, c'est-à-dire ce qui est national au point de vue des Romains, n'enregistre qu'un seul groupe (manus) „quae . . . Tuscis comitetur ab oris Aeneam armetque

rates pelagoque vehatur", tandis que le défilé de l'adversaire, ce catalogue beaucoup plus étendu, plus animé et plus réussi, glorifie, avec ou sans intention, non pas les Romains, mais les barbares quoique italiques.

A tout cela correspond exactement la technique des poètes hongrois qui, malgré toute théorie fausse, ont bien saisi le côté poétique de ce procédé. Jean Arany, notamment, donne, à la suite de son „Adelslexikon" (str. 58 et suiv.) un bref catalogue „démocratique", où en parlant des troupes des comitats, des Comans et des Jazyges, il n'énumère que des groupes ou des foules vaguement indiqueés. Vörösmarty, lui aussi, fait défiler d'une manière spécifique et caractéristique, le peuple anonyme des haïdouks et des hussards, dans le chant Ier de son *Eger,* quoiqu'il n'ait pas oublié d'énumérer les forces turques d'une manière à les faire précéder des noms des héros et à les décorer d'éléments fabuleux. Et c'est Vörösmarty lui-même qui, dans l'exposition de la *Fuite de Zalán,* donne la liste splendide des troupes auxiliaires grecques et bulgares, dont le parallèle hongrois ne sera introduit qu'au chant II, et dans des circonstances moins splendides. Et c'est de la même manière qu'a procédé leur ancêtre du XVIIe siècle, Nicolas Zrinyi, chez qui l'énumération des troupes turques, c'est-à-dire l'exaltation par voie indirecte à la fin du chant Ier de l'*Obsidio,* durant 35 strophes, est au moins aussi colorée et aussi riche, sinon plus riche et plus colorée que la „revue" des troupes hongroises contenue dans le chant V, et ainsi de suite.

Cependant, il est indubitable, comme on voit, que la stimulation et l'exaltation de l'orgueil national, ou particulièrement de la fierté de la noblesse, peut constituer un élément accessoire, mais nullement le *primum movens* exclusif des catalogues.

Finalement, le but qu'on avait l'habitude d'assigner aux catalogues, à savoir une présentation ou un enregistrement des personnages conformément à leur caractère, ne saurait être non plus le but véritable.

C'est une erreur que soutient Eusthatios, l'interlocuteur de Macrobe (V, xiv, 6) en disant qu'Homère „omnes, quos in catalogo enumerat, etiam pugnantes . . . commemorat". Ce *mérite* d'Homère, en tant que cela pourrait être qualifié de mérite, a été révoqué en doute non seulement par la vigilante critique moderne, mais encore par les anciens. De plus c'est justement un manque à une telle régularité qu'on lui reproche d'habitude, et à juste titre. Virgile, en effet, n'a fait que continuer le „défaut" d'Homère. Il procède sans scrupule et avec l'instinct juste du poète, lorque „et in catalogo nominatos praeterit in bello et alios nominat ante non dictos" (Macrobe, V, xv, 7). Ce défaut, d'ailleurs, n'est un défaut qu'autant que l'on considère le catalogue, en vertu du principe blâmé plus haut, comme une table des matières avancée ou comme la revue préalable des personnages. Tout cela est à discuter. La table des matières n'est pas une formation poétique, et la revue serait également une frivolité dans une véritable grande-épopée qui, conformément au genre, ne peut mettre en scène que des personnages connus ou des héros que sa suggestion poétique pourra faire admettre comme connus. J'ai

essayé de démontrer tout cela, et non pas pour la première fois dans mon récent livre sur Homère. On ne commet ainsi aucune faute si l'on admet le catalogue comme une partie constitutive et nécessaire à l'économie de l'épopée. Les faits examinés sans parti-pris prouvent qu'un héros qui dans le catalogue a reçu un traitement détaillé, sous la forme p. ex. d'un détail fabuleux, sera moins „obligé" de briller dans le reste de l'épopée. Il s'est suffisamment gravé dans la mémoire de l'auditeur ou du lecteur. Il est donc permis au poète de présenter de nouveaux noms, des noms même inconnus.

Le même phénomène se répète dans les tragédies où tout cela produit sur la scène un effet naturel et compréhensible au premier abord. La situation dramatique empêche de se demander pourquoi p. ex. dans les *Perses* d'Eschyle, les noms énumérés par le messager (302 et suiv.) d'une part, et de l'autre par le Choeur (954 et suiv.) ne sont pas les mêmes. Semblablement, on comprend tout de suite qu'Euripide, dans le parodos du choeur (164—302) de l'*Iphigénie en Tauride*, énumère d'après Homère(?) les héros du camp des navires, signalés par les Chalcidiennes: les deux Ajax, Protésilas, Palamède, Diomède, Mérion, Ulysse, Nirée, Achille, Eumelos etc., mais supprime, et à juste titre, les deux Atrides qui entreront tout de suite après en scène, et ainsi de suite. C'est pour des raisons identiques que Jean Arany, grâce au seul long détail fabuleux (str. 42—51) du catalogue du *Toldi Amoureux*, a pour ainsi dire donné satisfaction aux deux jeunes Forgács qui, plus loin, au cours de la campagne, ne reçoivent même pas le rôle joué par Wolfhard ou le mercenaire Werner qui, tous les deux, font naturellement défaut au catalogue de la haute noblesse, ni même le rôle que jouera particulièrement Denis qui n'a pas été même nommé dans le catalogue (VII, 33) parmi les fils du voïvode Étienne. Dans les strophes 29 et 30 du chant XI, ce Denis saute au premier plan, ainsi que dans la strophe 60 du chant X plus d'un petit noble insignifiant aura un rôle important.

Il serait superflu de multiplier les exemples. Le catalogue n'est en parenté spirituelle ni avec les revues de mode, ni avec les tables des matières. Ce qu'il dit et comment il le dit, sera prescrit et réglé toujours par son économie intérieure adaptée aux exigences de l'ensemble de l'épopée. Sa tâche principale et originelle ne saurait être que ce que lui prescrit l'épopée elle-même: il est appelé à revêtir de couleurs objectives, ainsi que d'autres accessoires le lyrisme de la poésie. A l'intérieur du catalogue, la valeur de l'ordre géographique, de l'introduction, et même des énumérations protreptiques de personnes ou de localités ne peut avoir qu'une importance secondaire ou occasionnelle.

Vu que cette valeur apte à équilibrer la structure de l'épopée est, pourtant, singulièrement neuve par rapport aux valeurs accoutumées du catalogue, il ne sera peut-être pas inutile de souligner sa validité par quelques cas extrêmes, mais d'autant plus éloquents. On pourra ainsi mettre en relief les nuances spéciales qui distinguent ce procédé artistique objectivant des autres procédés pourvus d'une fonction similaire.

Il y a tout d'abord les catalogues accessoires. Tel p. ex. le bref catalogue de l'Iliade, appelé „Ionie" par Leaf (XIII, 685—722), ainsi que les énumérations des personnages, précédant certains épisodes du *Toldi Amoureux* (IV, str. 22, IX, str. 25), où chacun des épisodes introduits par le catalogue, conformément aux intentions du poète, ne contient qu'une faible partie des noms, tandis que le catalogue introductif en contient un surplus. Ce qui veut dire que ce surplus n'était destiné qu'à faire sentir l'importance épique du conseil, de l'entreprise, de l'aventure ou de quelque chose de semblable. Et, en ce qui concerne l'auteur de *Toldi Amoureux,* on sait qu'aucune hypothèse relative à une interpolation, ne saurait être mise en oeuvre, comme on l'a fait à propos d'Homère.

Puis, on trouve des oeuvres qui ne sont plus des épopées, mais des genres, nouvelles ou romans, dans lesquels le catalogue ne saurait figurer comme un détail de premier plan. Pourtant, ils ont conservé, là encore, quelque chose de leur fonction primitive, malgré le romanesque bien plus abondant dans ces genres. Il est en effet indéniable que même ces genres ont recours à notre catalogue, notamment:ou bien dans le cas où le sujet devenu trop sentimental exigeait un élément plus réel, ou bien lorsque le sujet historique, mis dans une certaine mesure à l'arrière-plan en faveur de l'intrigue, demandait à l'auteur une certaine compensation. Pour ne citer que quelques exemples pris au hasard, un petit conte de Vörösmarty, écrit en 1836, contient tellement d'éléments lyriques que l'auteur, par la force des choses, a été contraint de les rendre plus objectifs en y insérant un véritable „catalogue des navires": 9 femmes, que l'auteur décrit et caractérise d'une façon tranchante, défilent à l'occasion d'un joyeux concours de navires. Puis, le petit roman de John Steinbeck, intitulé *Tortilla Flat,* nous présente un exemple analogue: avec le récit des aventures de Danny et de ses aimables copains, l'auteur n'a satisfait que les exigences subjectives et poétiques du sujet, tandis que, dans le dernier chapitre consacré à l'enterrement de Danny, il nous présente une série de personnages, comme si ces derniers étaient bien connus de nous. Préalablement, ces personnages n'ont reçu aucun rôle (ils auraient sans doute encombré le récit) tandis que dans le dernier chapitre l'auteur se voit obligé de souligner le côté réel et objectif de son histoire. Et c'est de la même manière que dans la *Guerre et paix* de Tolstoï, les données historiques du combat entre Napoléon et Koutouzof se trouvent enregistrées dans une appendice dont la fonction poétique ne saurait non plus être contestée.

Charles Maróth

Au département des manuscrits de la Bibliothèque Széchényi du Musée National Hongrois se trouve, pieusement conservée, une feuille de la main de Charles Baudelaire: une brève lettre d'invitation écrite en 1864 à Bruxelles et adressée à l'écrivain hongrois-allemand Charles Marie Kertbeny. La connaissance de cette lettre a déjà fait envisager le probabilité de relations personnelles, plus ou moins étroites, entre le grand poète français et son confrère hongrois, relations dont les quelques lignes de Baudelaire auraient seules gardé le souvenir[28]. De ce rapport il se trouve cependant encore maintes autres preuves, et cela dans les carnets et dans les notes autobiographiques de Kertbeny, restés inédits et conservés également à la bibliothèque du Musée National. Bien que ces notices ne soient que fort laconiques et en grande partie fragmentaires, elles méritent quand même d'être étudiées, car il s'en dégage au moins les contours de cette accointance amicale qui représente, à notre escient, l'unique contact personnel d'un littérateur hongrois avec l'immortel poète français.

En fait de valeur intellectuelle et d'importance littéraire il y avait certes entre les deux amis une disparité énorme. Kertbeny, écrivain, n'était guère plus que dilettante. Ses nombreux ouvrages: nouvelles, contes, essais, critiques d'art, mémoires, pamphlets etc. sont aujourd'hui, et à juste raison, entièrement oubliés. Mais il a eu quand même des mérites incontestables, ayant pris pour tâche principale de sa vie de propager à l'étranger les notions relatives à la Hongrie, à sa culture, son art, sa littérature. Ce but, Kertbeny cherchait à le réaliser surtout en traduisant, en langue allemande, les produits de la poésie hongroise populaire de même que les oeuvres de ses compatriotes: Petőfi, Arany, Vörösmarty, Jókai et bien d'autres encore. Les traductions de Kertbeny, dont la première parut en 1849, étaient loin d'être parfaites, mais grâce à la valeur apparente des originaux, et grâce aussi au vif intérêt que l'Europe se mit à témoigner envers la Hongrie dès sa révolution de 48 et de son héroïque guerre d'indépendance, ces interprétations connurent un succès considérable. Elles entraînèrent quantité d'études sur la littérature hongroise et elles fournirent un point de départ à de nombreuses traductions des oeuvres poétiques magyares qui furent entreprises dans les différentes langues de l'Europe. Ainsi les efforts de Kertbeny firent beaucoup pour l'initiation du public européen aux trésors de la littérature hongroise et par là même les grands écrivains hongrois du XIX[e] siècle, Petőfi en tête, obtinrent, dans la littérature universelle, le droit de cité[29].

[28] Detrich Márta: *Kertbeny Károly élete és műfordítói munkássága* (Charles Kertbeny, sa vie et son activité comme traducteur). Szeged 1936. (Germanisztikai füzetek) p. 80. — Lengyel Katalin: *Baudelaire magyar kritikusai és fordítói* (Les critiques et les traducteurs hongrois de Baudelaire). Budapest 1937. (Diss. Pécs) p. 10 sq., où la lettre de Baudelaire que nous présentons en fac-similé, est publiée, mais d'une manière un peu inexacte.

[29] Cf. Ignace Kont: *Petőfi en France.* Revue de Hongrie 1909, p. 582—604. Trostler József: *Karl Maria Kertbeny im Briefwechsel mit deutschen Schriftstellern.* Ungarische Rundschau 1913, p. 945—989.

Au service de sa tâche patriotique, Kertbeny était soucieux de mettre aussi en jeu des relations personnelles. En tous lieux où il passait au cours de ses longues pérégrinations à travers la moitié de l'Europe, il briguait la connaissance des personnages illustres: gens de lettres, artistes, savants et politiciens, pour les intéresser à la cause de son pays — et à sa propre personne, à laquelle il aimait, homme ambitieux et par trop vaniteux, prêter une importance démesurée. Aidé par une ténacité imperturbable il réussit vraiment à se créer partout des relations importantes. En France p. ex., où il fut pour la première fois en 1847, à l'âge de 23 ans, il sut déjà, lui le jeune débutant littéraire, obtenir accès auprès d'un Musset, d'un Henri Heine, d'une George Sand, d'un Victor Cousin. Lors de son second stage à Paris, en 1863, il parvint à attirer sur lui l'attention de célébrités telles que P. Mérimée, Ernest Renan, Amédée Thierry, Philarète Chasles, P.-J. Proudhon. Des artistes comme Ingres, Courbet, Gérôme et Meissonnier l'honoraient de leur amitié. Devant lui s'ouvraient les salons du grand monde; Napoléon III aussi s'intéressa à ses travaux et le reçut en audience à plusieurs reprises[30]. Encouragé par ses succès, Kertbeny s'occupait à des projets de grande envergure, dont l'un: le lancement d'une série d'études sur la littérature hongroise, dans laquelle devaient figurer les articles, lettres et traductions de Béranger, le prince de Polignac, Révilliod, Edgar Quinet, Thalès Bernard, Saint-René Taillandier et d'autres encore[31].

Une grave maladie d'yeux mit cependant une fin subite aux beaux projets de notre écrivain. Il fut contraint de quitter Paris, sa ville de prédilection, pour un endroit au climat plus favorable. C'est ainsi qu'il alla habiter Bruxelles, où il débarqua vers la fin de l'année 1863. Ici, sa maladie le consigna encore pendant des mois à la chambre et il ne prit d'abord contact qu'avec les nombreux émigrés hongrois qui avaient trouvé un refuge dans la capitale de la Belgique. Mais au fur et à mesure que Kertbeny put reprendre son train habituel de vie, il se remit à hanter les lieux de rendez-vous des gens de lettres, à courir les ateliers d'artistes, à fréquenter les maisons d'édition et les salons des mécènes cossus. Nombre de nouvelles attaches remarquables en résultèrent, comme celles avec le poète flamand Emanuel Hiel, avec les peintres Rops, Gallait, Henri Leys, avec l'éditeur Lacroix et le collectionneur Prosper Crabbe[32]. Parmi les anciennes connaissances de Paris qu'il

[30] Cf. *Datenblätter zu K. M. Kerbeny's Memoiren* 1824—1875, hg. von Josef Fekete. I. Heft.: 1824—1851. Berlin 1875. — Kertbeny: *Silhouetten und Reliquien.* 2 Bde, Prag 1861—1863. — Id.: *Spiegelbilder der Erinnerung.* Leipzig 1860. — Id.: *Grosse Leute, kleine Schwächen,* Berlin 1871. — Manuscrits: Kertbeny: *Notices autobiographiques,* Musée Nat. Oct. germ. 296 et Anal. lit. — Correspondances de Kertbeny: lettres de Renan, d'Amédée Thierry, lettre de Kertbeny à L. Abafi-Aigner (sur ses rapports avec Philarète Chasles).

[31] De cette série ne parut que la première livraison, l'étude de Taillandier sur *La poésie hongroise au XIX^e siècle.* Paris 1863. (Extrait de la Revue des deux mondes, 15 avril 1860).

[32] Cf. les notes autobiographiques de Kertbeny, Musée Nat. Anal. lit.; Quart. germ. 302, fol. 140; Oct. germ. 296, fol. 255 sq.; les carnets pour les ans 1864 et 1865. Duod. Hung. 55 I/II.; sur Gallait et Leys Kertbeny publia en 1865 des articles dans la *Leipziger Illustrirte.*

retrouva à Bruxelles c'est avec Arthur Stevens, connaisseur et marchand d'objets d'art, et avec ses deux frères, Alfred et Joseph, peintres, qu'il se lia d'une amitié de plus en plus étroite. C'est par l'entremise d'Arthur Stevens, ami dévoué de Baudelaire, qu'il devait sans doute la connaissance du poète français également arrivé le 24 avril 1864 à Bruxelles. Dans les carnets de Kertbeny, où il notait de jour en jour les événements de sa vie, c'est le 11 mai que le nom de Baudelaire surgit pour la première fois, et cela en forme de notice laconique: „Einladung von Baudelaire."[33] Cette invitation se rapporta soit à la conférence que le poète donna le jour même au Cercle artistique, soit à un appel à l'écrivain hongrois pour recevoir sa visite à son propre logis. Il est de fait que Kertbeny alla voir Baudelaire deux jours après à l'hôtel du Grand Miroir[34]. Le 17 mai Baudelaire, Stevens et Kertbeny se rencontrèrent dans une brasserie. Une discussion littéraire s'y engagea entre eux, dispute qui se prolongea, comme le note Kertbeny, jusqu'à 11 heures du soir, mais dont il ne mentionne malheureusement même pas le sujet.

L'un des jours suivants doit avoir été écrite la lettre précitée de Baudelaire, où il prie Kertbeny d'assister à sa conférence du 23 mai sur les „Excitants", c'est à dire sur les Paradis artificiels. L'indifférence générale des Bruxellois, l'insuccès complet de ses lectures, forçait donc le poète malchenceux à recruter ses auditeurs d'une telle façon; il ne put, malgré cela, éviter non plus, l'échec fatal de la conférence du 23, la dernière qu'on avait jugé bon de lui accorder. D'après ses carnets Kertbeny n'aurait pas pris part ni à la dernière, ni aux deux lectures précédentes. Ce qui retint le Hongrois de répondre à l'invitation du poète et d'assister à ses conférences, ce n'était peut-être pas la pure indifférence. Nous aimerions au moins croire, que c'était plutôt son impécunosité complète qui en fut la cause, ou la besogne, ou bien cette intrigue d'émigrés, affaire enchevêtrée qui le menaçait de deux duels et qui le préoccupait nuit et jour[35].

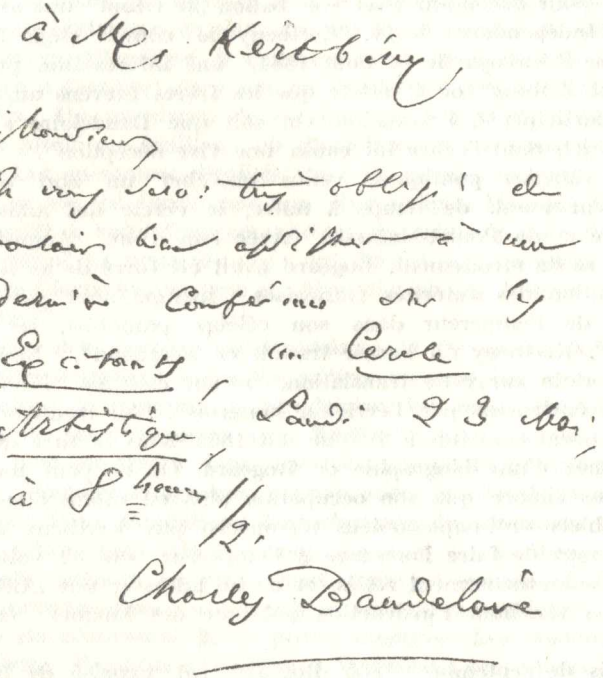
Toujours est-il que malgré la négligence de Kertbeny, les rapports des deux écrivains ne se rompent pas. Le 28 mai nous les voyons de nouveau réunis dans une brasserie, discutant sur des thèmes littéraires jusqu' à une heure avancée de la nuit. Le 6 juin Kertbeny déjeune, en compagnie de Stevens, chez van Prat, ministre de la maison du roi qui leur présente sa belle collection de peintures françaises modernes, sur lesquelles le Hongrois prend des notes qu'il publiera dans des périodiques allemands. En rapport avec ce déjeuner une notice curieuse figure dans le carnet de Kertbeny: „2 Uhr mit Stevens zu van Prat. Dessen

[33] Carnet de Kertbeny pour l'année 1864, Duod. Hung. 55/I., 11 mai et passim pour les rencontres suivantes.

[34] Une carte de Baudelaire, photo-copie de sa signature, conservée dans la collection d'autographes de Kertbeny (Quart. Hung. 2510. fol. 14) garde probablement le souvenir d'une des visites rendues par Baudelaire à Kertbeny.

[35] Selon son carnet, Kertbeny dut le 11 mai p. ex., jour da le 2e conférence de Baudelaire, emprunter à deux amis les sommes de 2 et de 5 francs pour avoir à tout le moins de quoi faire les frais de son dîner. — De la charge pesante de son travail il se plaint dans une lettre à sa mère (Bruxelles 26. V. 1864; les péripéties de „l'affaire Krivácsy" sont mentionnées dans sa lettre à Antoine Schneider, Bruxelles, 27. VII. 1864.

Bilder besehen, doch, weil dort auch Baudelaire, nichts gesprochen." Cette taciturnité, était-elle la suite d'un différend antérieur, ou Kertbeny, qui était bon causeur et qui aimait à entretenir ses commensaux, était-il seulement contrarié pour avoir été peut-être jeté par Baudelaire au second plan dans la conversation? Il va sans dire que de part et d'autre les dispositions d'esprit étaient variables lors des entrevues réitérées des deux écrivains. Une fois, à l'occasion d'une rencontre chez Stevens (23. XI, 1864) Kertbeny remarque expressément: „Baudelaire



sehr freundlich". Une autre fois, quand Baudelaire était allé voir Kertbeny (29, VI, 1865), il devait être par contre d'humeur particulièrement maussade, car Kertbeny juge bon de noter: „Baudelaire mich gelangweilt." Les entretiens étaient certainement plus animés toutes les fois que Poulet-Malassis, homme enjoué et plein d'entrain („le seul dont le rire m'ait allégé mes tristesses de Belgique", dit Baudelaire), était de la compagnie[36]. Poulet-Malassis, dont l'amitié avec Baudelaire datait du

[36] Cf. Charles Baudelaire: *Les Fleurs du Mal*, édition préfacée et annotée par Ernest Raynaud, Paris s. d., p. XVI.

temps où il avait „découvert" Baudelaire et fait paraître la première édition des *Fleurs du mal,* était, après la dégringolade de sa maison d'édition, venu à Bruxelles pour y fonder une imprimerie clandestine[37]. Kertbeny se trouvait souvent avec lui. En été 1865 ils conféraient au sujet d'un pamphlet que Kertbeny était en train de préparer et qui paraîtra le 12 juin chez Rosez (est-ce une fausse enseigne de Malassis?) sous le titre „Dix martyrs de la justice autrichienne en Hongrie". Baudelaire fut l'un des premiers à qui Kertbeny fit don de la brochure, le lendemain même de la parution.

Parmi les hôtes de passage, dans la société desquels Baudelaire et Kertbeny se croisaient, doit être mentionné l'aéronaute Nadar, venu à Bruxelles pour accomplir avec son ballon „le Géant" une ascension à la fête de l'Indépendance belge. Kertbeny le connut déjà à Paris. De l'entreprise il envoya, le 16 août 1864, une information préalable à la „Kölnische Zeitung" où il relate que les frères Stevens auraient l'intention de participer à l'ascension. On sait que Baudelaire s'occupait du même projet, dont l'échec lui causa une vive déception[38].

Des réfugiés politiques, venus chercher un abri en Belgique, élargissaient aussi, de temps à autre, le cercle des amis autour de Baudelaire et de Poulet-Malassis. Avec l'un d'eux, Auguste Rogeard, Kertbeny se lia étroitement. Rogeard avait été forcé de se sauver devant la persécution des autorités françaises, inculpé pour avoir offensé la personne de l'empereur dans son célèbre pamphlet, les *Propos de Labiénus*[39]. Kertbeny dit l'avoir traduit en allemand[40]. Nous ne savons rien de certain sur cette translation, ni sur celle de *Pauvre France!* entreprise également par l'écrivain hongrois[41]. Sa traduction des *Mots de César* parut toutefois à Prague, en 1865, sous le titre de *Cäsariana,* accompagnée d'une biographie de Rogeard. On ne peut tout de même passer sous silence que son occupation plus ou moins clandestine avec les pamphlets anti-napoléoniens n'empêcha pas Kertbeny d'essayer en même temps de faire hommage à l'empereur des 32 volumes de ses ouvrages, somptueusement reliés, et de lui adresser une „Lettre ouverte, proposition touchant l'instruction publique des langues étrangères en France"[42].

Au mois de septembre 1865 Rogeard fut expulsé de Belgique par ordre du roi. Kertbeny aussi fut regardé d'un mauvais oeil par la police belge, non pas tant pour son activité politique que pour le grand nombre

[37] Cf. ibid., p. XXVII.

[38] Ibid., p. XXXIII.

[39] Parus à Paris en 1865 dans la *Rive Gauche,* réimprimés par Poulet—Malassis à Bruxelles.

[40] Oct. Germ. 302. fol. 142. A la demande de Rogeard il cherche à lui procurer la traduction italienne et hongroise aussi (lettres de Kertbeny à Antoine Schneider, 16. V. 1865, et à Ferdinand Tettei, 18. V. 1865).

[41] Oct. germ. 302. fol. 99.

[42] Dans une lettre du 13. VIII. 1865 il mentionne cet ouvrage comme prêt à être imprimé. Cependant, il ne parut pas.

de ses dettes. Sa situation étant devenue de plus en plus précaire, c' est le 2 février 1865 qu'il quitta la Belgique, pour se rendre en Allemagne. Depuis son départ de Bruxelles, les notices relatives à Baudelaire font lacune dans ses carnets. Bien qu'il écrive plus tard, touchant Baudelaire: "... vom Mai (1864) ab Freundschaft mit ihm bis an seinen Tod 1867"[43], il ne semble pas avoir eu de nouvelles ni sur sa maladie, ni sur son transport à Paris (où Stevens accompagna l'ami souffrant). Seul une petite note, concernant la mort de Baudelaire, copiée apparemment dans un journal français, figure sur une page de son carnet pour l'an 1868[44].

Ses relations avec Baudelaire, Kertbeny ne les oubliera cependant pas. Quand il prépara un ouvrage intitulé „Reisemonologe eines Blasirten", où il avait l'intention de s'étendre sur les souvenirs de ses voyages en Belgique et en Allemagne, il énuméra aussi (dans la table des matières, préparée à l'avance) les noms de Baudelaire, des trois Stevens, de Poulet-Malassis. Du manuscrit de cet ouvrage il n'existe malheureusement que les premières feuilles, où Baudelaire et ses amis ne figurent pas encore[45]. Les mémoires détaillés dont la pensée occupait Kertbeny au déclin de sa vie, ne furent pas non plus rédigés. Mais les listes que Kertbeny dressait à leurs fins, comportent de même le nom de Baudelaire et cela parmi les noms de ceux qui étaient en possession de quelque ouvrage de l'écrivain hongrois et „über die ich das Interessanteste zu schreiben habe"[46].

Les éditions des journaux de Baudelaire, et de ses correspondances n'étant pas actuellement à notre disposition au complet, nous ne sommes pas à même de constater si Baudelaire, lui aussi, tint compte en aucune façon de ses rencontres avec Kertbeny, ou s'il se trouve peut-être quelque part les trâces d'une connaissance de la littérature, de la culture ou de l'histoire hongroises, connaissance que Kertbeny aurait pu lui transmettre. Pour Baudelaire, l'attachement du littérateur hongrois ne signifiait certainement pas beaucoup. Le goût de Kertbeny étant en général peu sûr, celui-ci ne comprenait guère — comme d'ailleurs le gros de ses contemporains — ce qu'il y avait d'exceptionnel, d'unique dans l'oeuvre du rénovateur de la poésie moderne. Les quelques lignes où il caractérise Baudelaire comme: „Verfasser der Fleurs du Mal, Übersetzer Edgar Poe's, einst Freund des Marquis de Custine und des Alfred Musset", sont révélatrices[47]. Victor Hugo, Musset, Béranger, Byron, c'étaient les plus „modernes" parmi les poètes français et anglais, que Kertbeny admirait, qu'il traduisait, qu'il colportait. En matière de beaux-arts aussi, les idéaux de Kertbeny étaient ceux de l'école ancienne. Quant aux convictions politiques et sociales, il se constate de même une différence essentielle. Kertbeny était libre-penseur, radical, révolu-

[43] Oct. Germ. 296. fol. 255.
[44] Oct. Germ. 296. fol. 446 sq.
[45] Duod. Hung. 55/V.
[46] Oct. Germ. 302. fol. 222.
[47] Oct. Germ. 296. fol. 255. pag. 241 sq.

tionnaire; Baudelaire ne prononça jamais des opinions plus „aristocratiques", plus cléricophiles et plus pessimistes en fait du progrès de l'humanité, que juste à cette dernière époque de son existence[48]. Ainsi, dans les disputes, les avis de Kertbeny ne devaient compter guère aux yeux de Baudelaire. Ils l'auront plutôt exaspéré. Mais il y avait un domaine, où une certaine affinité les liait. C'était le côté personnel. Tous les deux se sentaient dépaysés en Belgique. Ils souffraient pareillement du climat de ce pays pluvieux, de ce: „verfluchtes Nebelland, wo einen nicht einmal der Himmel tröstet". Minés par les souffrances physiques, ils sont tous les deux sujets aux noires mélancolies du spleen, du „lelkicsömör", comme Kertbeny l'appelle. Une âpre rancune les remplit contre les Belges qu'ils incriminent opiniâtrement de leurs insuccès. Kertbeny dit à leur sujet: „Die Belgier sind fest angefressene, egoistische Indifferentisten, politische und traditionelle Zwittergeschöpfe, nicht Franzosen, nicht Deutsche. Daher kann weder der deutsche, noch der französische Schriftsteller hier en Geschäft machen"[49]. Cela sonne comme un écho des Aménités belges! A Bruxelles, Baudelaire-et Kertbeny vivent également dans la plus grande pénurie, traqués tous les deux par des créanciers impitoyables. Kertbeny doit même passer des semaines en prison pour dettes; et sa montre fait le même chemin que celle de Baudelaire: au mont-de-piété . . .

Baudelaire s'est pleint, qu'on pourrait „parcourir la Belgique en tous sens, sans trouver une âme qui *parle*" . Aurait-il trouvé en Kertbeny au moins un être qui *écoutait* ses plaintes, qui partageait ses souffrances avec compassion? Ou bien l'écrivain hongrois n'était-il pour lui qu'un de ces importuns, dont il détestait la médiocrité, mais à la compagnie desquels il consentait par ennui, par indifférence? Ou bien préférait-il Kertbeny à d'autres, parce que son esprit prime-sautier, son être un peu bizarre l'amusait de temps à autre? Ou cherchait-il sa société seulement parce qu'il était un étranger, c'est à dire: pas un Belge?[51]

Les notices de Kertbeny, telles qu'elles nous sont restées, ne fournissent pas de lumières sur le caractère de leur rapport, ni sur Baudelaire lui-même, sauf quelques données aptes à préciser des dates, à déterminer les lieux où le poète évoluait, à nommer des personnages, dans la société desquels il passait ses heures de distraction.

Si Kertbeny nous avait laissé une description détaillée de ses rencontres avec le poète français, peut-être ne nous aurait-il pas fait connaître que des traits plutôt extérieurs, comme c'est le cas dans de pareils souvenirs de sa plume. Il ne voyait guère que les dehors, les petites faiblesses humaines, mais il les observait d'un oeil aigu et il les rendait avec une vivacité saisissante. Le rôle que Baudelaire jouait dans sa vie, il ne

[48] Cf. John Charpentier: Baudelaire. Paris 1937.

[49] Lettre à sa mère, 4. XI. 1865.

[50] Eugène Crépet: *Charles Baudelaire. Oeuvres posthumes et correspondances inédites.* Paris 1887., p. LXXVII.

[51] François Porché: *Baudelaire. Histoire d'une âme.* Paris 1944., p. 417.

l'aurait pas défiguré. Aux yeux du public allemand et hongrois, Baudelaire ne comptait pas encore, du temps de Kertbeny, pour une célébrité. Kertbeny n'aurait donc pas eu de raisons pour s'exagérer le degré de leur intimité, afin de rehausser l'importance de sa propre personne, comme il l'aimait faire dans d'autres circonstances.

Nous lui saurions donc gré, s'il nous avait laissé un document plus ample de leurs rapports. Il aurait eu l'occasion d'introduire le premier, dans la littérature hongroise, le nom de Baudelaire, dont le rayonnement ne nous parvint ainsi que quand le poète était déjà passé dans l'immoralité[52].

Helga Hajdu

[52] Sur la fortune littéraire de Baudelaire en Hongrie cf.: Lengyel Katalin: *Baudelaire m. kritikusai és fordítói.* Bp. 1937.

LEIBNIZ ET LA RUSSIE

C'est en 1946 que parut, sous les auspices de l'Académie des Sciences de Berlin, le volume intitulé *Leibniz und sein Russlandbild* de Mlle Liselotte Richter, à l'occasion du tri-centenaire de la naissance du grand philosophe, fondateur de l'Académie de Berlin.

Pour bien saisir le fond idéologique des travaux de Leibniz relatifs à la Russie, nous devons nous reporter à sa lettre adressée le 16 janvier 1712 au comte Golowkine, ambassadeur du pays du tzar: „Et comme depuis ma jeunesse mon grand but a été de travailler à la gloire de Dieu par l'accroissement des sciences qui marquent le mieux la puissance, la sagesse et la bonté divine, (en quoi j'ai réussi en partie par la grâce divine, ayant fait de nouvelles découvertes importantes assez connues dans la république des lettres) et comme j'ai préféré ce but aux honneurs et à la fortune, quoique les conjonctures m'ont obligé d'entrer dans des charges, où j'ai eu la justice, l'histoire et les affaires politiques pour objet, je suis toujours prest à tourner mes pensées vers ce grand but et je n'ai cherché qu'un grand prince qui ait le même but... Et en cela je ne distingue ny nation, ny party, et j'aimeray mieux de voir les sciences rendues fort fleurissantes chez les Russes que de les voir médiocrement cultivées en Allemagne. Le pays où cela ira le mieux, sera celuy qui me sera le plus cher, puisque tout le genre humain en profitera toujours et ses vrais trésors en seront augmentés. Car les vrais trésors du genre humain sont les arts ou les sciences. C'est ce qui distingue le plus les hommes des bêtes et les peuples cultivés des barbares. Vous voyez par là, Monsieur, mes sentiments sincères et zélés."

Voilà le point essentiel, par lequel on peut arriver à bien comprendre les idées qui ont invité Leibniz à se vouer aux projets esquissés par lui-même. Car il s'agit ici, en effet, d'un changement de l'idée de Dieu, idée qui se déplace du domaine dogmatique dans un domaine purement humanitaire. Un point de vue sociologique en vient ici à remplacer une attitude religieuse. Il est hors de doute que nous avons à faire à un philosophe qui se consacre à la „gloire de Dieu", „par l'accroissement des sciences", tâche conçue pour le „bien public". On sait que pour notre philosophe tout ce qui tend à se séparer de l'ensemble, tout particularisme de n'importe quelle nation ou de culture, menace de troubler l'ordre établi de l'harmonie universelle. Au lieu de l'isola-

tion et du séparatisme, c'est dans une synthèse créatrice qu'il aperçoit la perfection de l'esprit humain.

C'est ainsi qu'il aboutit à l'idée de réunir la culture occidentale à celle de l'Orient et dans ce vaste jeu synthétique, la Russie doit jouer le rôle d'intermédiaire Ce jeune empire étant situé entre l'Europe et la Chine „das beste nehmen und was beyde getan durch gute Anstalt verbessern könne". C'est par ces mots qu'il a terminé une de ses lettres, adressée le 16 janvier 1712, à Pierre le Grand. Il voit dans la Russie un morceau de papier blanc où tout est encore à écrire.

On sait que le jeune Leibniz détestait ce pays qu'il tenait pour barbare et sans intérêt pour les choses de la culture européenne. Cependant, on commence à espérer en une Russie alliée de l'Europe contre les Turcs, — ce qui fait apparaître cet empire sous un jour favorable. Au cours du printemps de 1689, à Rome, Leibniz rencontre Grimaldi qui venait d'arriver de Chine, où des jésuites travaillaient comme mathématiciens. Il révèle à Leibniz les possibilités intarissables de l'Orient et notre philosophe est bientôt amené à l'idée d'une *propagatio per scientias* et d'une *respublica litterarum*. Une foule de préjugés sur la Russie sont dissipés en lui et Leibniz s'enthousiasme déjà pour Pierre le Grand, dont le personnage a fait entrer la Russie dans la communauté européenne. C'est par lui que le philosophe espère pouvoir réaliser ses projets d'organisation. Le vaste mémorandum qu'il adresse à Le Fort, conseiller et homme de confiance, d'origine genevoise, des tzars, contient déjà presque tous les points sur lesquels il ne cessera de travailler pendant une vingtaine d'années:

1. Former un établissement général pour les sciences et arts.
2. Attirer des étrangers capables.
3. Faire venir des choses étrangères qui le méritent.
4. Faire voyager des sujets avec les précautions convenables.
5. Instruire les peuples chez eux.
6. Dresser des relations exactes du pays pour connoistre ses besoins.
7. Suppléer à ce qui lui manque.

En 1711, il rencontre enfin le tzar, à Torgau. L'impression que celui-ci fait sur le philosophe, est conforme à ce qu'il attendait et Leibniz espère que Pierre le Grand le comprendra et l'aidera dans la réalisation de ses projets. En 1712 Leibniz est nommé conseiller intime de justice par le tzar et invité à Karlsbad où il trouve largement l'occasion d'être dans son entourage. C'est en 1716, à Pyrmont qu'il le rencontre pour la dernière fois.

Il s'est occupé, comme on sait, de problèmes politiques aussi et, en qualité de diplomate, il avait contribué à ce que les rapports entre la Russie et l'Allemagne soient devenus plus favorables. Mais, ce qui est plus intéressant encore, c'est que, dès sa rencontre avec Grimaldi, notre philosophe est constamment hanté de l'idée d'une espèce de linguistique comparée. Il s'adresse plus d'une fois au tzar qu'il prie de lui faire parvenir des spécimens de certaines langues. Il considère les langues dans leur diversité historique et une sorte de

méthode comparative l'invite à méditer sur la parenté et l'origine des peuples: „Et les langues en général étant les plus anciens monuments des peuples avant l'écriture et les arts, en marquent le mieux l'origine des cognations et migrations." Dans le premier tome des *Miscellanea Berolinensia* publiés en 1710 par l'Académie de Berlin, il donne une classification des peuples, qui est en même temps une classification des langues connues par lui, sous le titre de „Brevis designatio meditationum de originibus gentium, ductis potissimum ex indicio linguarum." Il précède ainsi de beaucoup son époque et prédit, tel un prophète, les principes fondamentaux de la linguistique comparée, justifiés plus tard par la philologie moderne. La classification qu'il donne des tribus principales slaves est encore aujourd'hui valable et était d'une importance considérable pour les recherches des linguistes russes.

Les recherches concernant la géographie et la géophysique n'étaient pas moins importantes pour la Russie. En dehors de l'examen de certains problèmes de détails, il essaie de persuader Pierre le Grand à faire entreprendre une expédition, pour décider „si l'Asie fait partie de l'Amérique." Comme on sait, plusieurs de ces projets ont été en effet réalisés. C'est de cette manière qu'on a découvert le détroit de Béring.

C'est de l'organisation et de l'amélioration des études que Leibniz s'est occupé avec le plus grand enthousiasme. Les écoles doivent être des écoles de vertu, de langues et d'art. Qu'entend-il par „vertu"? Rien d'autre qu'une activité visant au perfectionnement de la société humaine. „On cherche, — dit-il, son plaisir dans le contentement et la félicité d'autrui." Toutes les vertus ont l'affection (caritas) pour contenu. La forme suprême de cette *caritas* est l'affection des sages, la justice: „Justitia est caritas sapientis". Le principe de la justice est le bien de la société, ou pour mieux dire, le bien qui n'est pas réduit à un nombre limité de personnes. Préparer l'enfant pour une morale sociale et en même temps pour les exigences pratiques de la vie, voilà ce que Leibniz espère pouvoir réaliser dans cette Russie qu'il considère, même à cet égard, comme une table rase où tout est encore à faire.

Dans son célèbre *Éloge de Leibniz*, tenu en 1716 à l'Académie française, Fontenelle a caractérisé l'activité du philosophe en Russie de la manière suivante: „L'histoire de l'établissement des sciences en Moscovie ne pourra jamais l'oublier, et son nom y marchera à la suite de celui du Czar." La pensée centrale de son activité consistait dans la fondation d'une académie comme institut central des sciences, qui devait unir en soi tous les domaines de recherches culturelles d'un pays. A l'exemple de l'Académie de Berlin qu'il avait fondée, il voulait faire la même chose en Russie, mais avec un rayon d'action plus large. La fondation de cette Académie n'eut lieu que huit ans après la mort de Leibniz, mais ses mérites relatifs à la naissance de cet établissement sont indéniables.

On voit donc qu'une partie considérable de l'activité scientifique de Leibniz a été mise au service

d'un renouveau intellectuel et moral, pour la réalisation duquel il a choisi la Russie comme pays le plus susceptible d'être le domaine du progrès humain et le théâtre de cette harmonie idéale qui est la pensée centrale du système philosophique de Leibniz.

Hélène László

LA LITTÉRATURE RUSSE EN HONGRIE

Ce fut en 1828 que la science hongroise prit le premier contact avec les lettres russes. A cette année, François Toldy consacra, dans le Recueil Scientifique *(Tudományos Gyüjtemény)* une étude à la poésie russe, et fit ainsi connaître aux lecteurs de l'époque romantique deux grandes figures: Pouchkine et Lermontov. A partir de cette date, les études hongroises consacrées à des poètes et écrivains russes, ainsi que des traduction ne cessent pas de se multiplier. Des nouvelles russes traduites en hongrois font leur entrée, dès 1830, dans les feuilles des revues hongroises. Les premières publications ne portent pas le nom de l'auteur. Un fragment du roman de Boulgarine, intitulé *Mazeppa,* est le premier à révéler le nom de son auteur. En 1840, une revue publie un conte de l'écrivain cosaque, Tzarkovsky. Dès ce moment, on peut déjà assister à un fort accroissement de la production. Parmi les vulgarisateurs on aperçoit Jean Kriza, auteur d'un célèbre recueil de chansons populaires. C'est à lui que nous devons la première traduction hongroise d'un poème russe. Voici enfin le très cultivé Gabriel Kazinczy, vulgarisateur de la littérature russe en études et en traductions.

Grâce à lui, Pouchkine apparaît en Hongrie, sous la forme d'une nouvelle. Dès 1850, la curiosité se tourne surtout vers la prose de Lermontov, puis vers les ouvrages de Tourguenev. Les récits de chasse de ce dernier, ses poèmes en prose, ainsi que ses romans pleins d'un chaleureux humanisme sont accueillis avec l'enthousiasme unanime du public et de la critique. Peu avant 1860, quelques ouvrages de Saltykov-Stchédrine sont traduits sporadiquement (mais le vrai visage de ce grand écrivain n'a été révélé au public hongrois que dans ces dernières années, grâce à la parution de son roman intitulé *Les Messieurs Golovlev).* En 1853 paraît le conte *Un tableau des bons vieux temps* de Gogol, tandis qu'en 1861 son *Capote* est traduit par Jean Arany.

Entre 1860 et 1870, un intérêt se manifeste dans le public hongrois pour les oeuvres de Sollogoub. Au cours de cette décade, la poésie russe entre dans la vie littéraire hongroise par un grand nombre de traductions. Une anthologie des chefs-d'oeuvre de Pouchkine et de Lermontov est mise au jour, puis la magnifique traduction de *l'Onéguine* de Pouchkine, due à Charles Bérczy. Cette traduction a paru depuis en 15 éditions. Elle est vivante encore aujourd'hui. Quelques années après paraît un recueil de nouvelles russes et les éditeurs découvrent Léon Nikolaïé-

vitch Tolstoï, dont les romans, les nouvelles et les pamphlets, d'une tendance profondément philanthropique, trouvent vite leur chemin vers le public hongrois. Tolstoï n'a pas manqué d'exercer un profond effet sur la vie intellectuelle hongroise; la littérature relative à Tolstoï suit en Hongrie de près la littérature concernant Dante, Shakespeare et Goethe. Bientôt Dostoïewski est également traduit, et sa popularité, ainsi que celle de Tolstoï rivalisent avec celle des meilleurs auteurs hongrois.

Dans la dernière décade du siècle commence l'âge d'or de Tchékov. Les journaux et les revues publient à qui mieux mieux les écrits du grand maître de la nouvelle. Au cours de la dernière année du siècle, les tableaux à tendance sociale de Gorki, ainsi que ses romans consacrés aux ouvriers et aux taudis, font un grand effet sur les lecteurs hongrois. Gontcharov, avec son *Oblomov*, quoique des articles lui soient consacrés dès le milieu du siècle, n'arrive qu'au début de notre siècle en Hongrie. Le nouveau siècle apporte le nom de Korolenko, Potapenko, Leskov, Andreïev, Dumov, Kouprine, Méréchkovski, Smeliov, Bounine, Alexeï Tolstoï, Cholokov, Kataïev, Gladkov, Simonov, Ilf et Petrov, Ostrovski, Fourmanov etc., etc. L'intérêt pour les poètes est toujours moindre que celui pour les prosateurs.

Les pièces de théâtre russes ont profondément gagné la sympathie du public hongrois: le *Réviseur* et le *Mariage* de Gogol, les pièces de Tchékov, d'Ostrovski, de Griboïédov, et même d'Artsybachev, tout récemment celles de Simonov, de Rakmanov etc., ont attiré un public considérable aux théâtres.

Quoique dans le passé ni le gouvernement, ni les institutions scientifiques et littéraires n'aient jamais encouragé la publication des oeuvres de la littérature russe, les ouvrages de 353 écrivains russes ont été lus par les Hongrois d'une douzaine de décades, ce qui prouve que le public hongrois se tournait toujours avec intérêt, compréhension et sympathie vers les productions littéraires de la Russie.

Tout cela fait l'objet d'une très bonne documentation dans la grande bibliographie de M. Alexandre Kozocsa: *Bibliographie hongroise de la littérature russe* (Budapest 1947).

Zoltán Trócsányi

LE LIVRE FRANÇAIS EN HONGRIE

Un ancien projet de la Bibliothèque Nationale (Bibl. Széchenyi) du Musée National Hongrois a été réalisé en décembre 1947, lorsque, immédiatement après avoir terminé la réédification des deux salles détruites lors du siège de Budapest, une exposition de livres y a été installée pour illustrer les rapports intellectuels plusieurs fois séculaires entre la France et la Hongrie. L'exposition embrasse toute l'histoire du livre, depuis les incunables du XV^{e} siècle jusqu'à nos jours. Les objets rares et précieux d'avant le XVIII^{e} siècle, ont été prêtés par

les collections de célèbres bibliophiles hongrois, particulièrement par celle de François Széchenyi, fondateur du Musée National et par celle d'Alexandre Apponyi. Ce dernier, né à Paris, avait collectionné systématiquement ses *Hungarica*. Aujourd'hui, les deux collections font partie de la bibliothèque du Musée National.

Les livres qui fournissent une illustration des rapports intellectuels franco-hongrois, se font remarquer avant tout par leur contenu, tandis qu'une série à part, exposée sous les soins de la Société Hongroise des Bibliophiles est intéressante à un point de vue purement esthétique: on y voit les chefs-d'oeuvre de l'art français du livre faisant partie des bibliothèques hongroises privées. Des imprimés de célèbres officines françaises, de superbes éditions des classiques de la littérature universelle, illustrées par des artistes français, de fines reliures en cuir sorties d'ateliers français y sont exposées, et, pendant qu'on admire les manifestations de ce goût, on pense avec gratitude aux bibliophiles hongrois qui, au XVIII[e] siècle, dans cette période moins belliqueuse du pays dévasté par les Turcs, ont fait acquisition de ces merveilles de l'art du livre.

Jetons un coup d'oeil sur la grande variété des livres illustrant les relations culturelles franco-hongroises. Parmi les incunables, on y trouve en premier lieu les trois premiers imprimés de Pierre Ongre (Petrus Hungarus), imprimeur hongrois qui travaillait à Lyon depuis 1482. Puis, l'édition lyonnaise de 1495 des sermons pour le peuple de Michel de Hongrie, moine pauliste établi à Paris, ainsi que l'édition de 1501 du même ouvrage, exécutée aux frais du célèbre libraire parisien, Jean Petit. Le plus bel incunable hongrois, notamment la chronique de Jean Turóczi, publiée en mars 1488 à Brünn, puis, trois mois après à Augsbourg, présente quelques curiosités au point de vue français, par la légende de Sicambrie qui nous raconte l'origine troyenne des Français et leur séjour en Pannonie. Grâce aux deux éditions imprimées de cette chronique, cette tradition médiévale tenue pour vraie jusqu'au XVIII[e] siècle, a pu s'implanter dans l'opinion publique hongroise. Les humanistes hongrois qui ont séjourné à Paris, sont représentés ici par Jean Gosztonyi, évêque de Győr et interprête d'Anne de Foix, femme d'Uladislas II, roi de Hongrie, par Blaise Várdai, archidiacre de Locsmánd et par Joannes Sambucus, le célèbre collectionneur d'objets d'art. C'est à l'évêque Gosztonyi que Josse Clichtove, humaniste flamand, dédie son *Elucidatorium*, paru en 1516 chez Henri Estienne et mis plus tard à l'index par l'intervention de l'Université de Paris.

Les sermons de Boniface de Céva, cardinal de l'ordre des frères mineurs, à Paris, sont classés et ordonnés aux fins de publication par un prélat hongrois, Blaise Várdai, et sortent de l'atelier parisien de Berthold Rembolt. Un des objets les plus beaux de l'exposition est une édition en grec et en latin des oeuvres complètes de Platon, exécutée en 1578 dans l'atelier parisien de Henri Estienne. Pour cette édition, les manuscrits grecs ont été fournis par Joannes Sambucus, protecteur matériel et mo-

ral de cette imprimerie. L'exemplaire exposé a une autre curiosité: il appartenait à Théodore de Bèze. Les sciences naturelles sont représentées par un ouvrage paru en 1601 du botaniste français Charles de Lécluse qui a fait un séjour en Hongrie. Dans cette édition excellemment illustrée de l'imprimerie Plantin d'Anvers, un chapitre spécial est réservé aux champignons de Hongrie. Les noms hongrois des champignons sont dus à Balthazar Batthyány, ami et hôte de Lécluse, ancien page de François II, roi de France. Les biographies, du XVII^e siècle, de sainte Élisabeth de Hongrie, dédiées à Anne d'Autriche, reine de France, ainsi que sa biographie historiée due à Montalembert et publiée en 1836, révèlent des rapports dynastiques franco-hongrois. La grand'mère de sainte Élisabeth était une Française, à savoir Anne de Châtillon, que Béla III avait épousée en premières noces. Sa soeur, la princesse Yolanthe, était la femme de Jacques I^er, roi d'Aragon, dont une descendante tardive, Anne d'Autriche, était la mère de Louis XIV.

Dans la série des mémoires des diplomates et des capitaines français séjournant en Hongrie, un des plus intéressants est le journal de voyage, publié en 1647, de Jean Le Laboureur, secrétaire de la Marquise de Guébriant, ambassadrice plénipotentiaire à Varsovie, récit dans lequel l'auteur donne un tableau fidèle des villes et des châteaux de la Haute-Hongrie et de leurs habitants. Le premier journal d'un voyage à l'étranger, rédigé en hongrois et contenant des observations personnelles relatives à Paris, est dû à Martin Szepsi Csombor. Il a été publié en 1620, à Kassa, sous le titre de *Europica varietas*. Une attention spéciale doit être réservée à la petite collection de gazettes françaises consacrées aux événements de Hongrie. Plus d'un épisode de l'histoire de la Hongrie a valu des éditions spéciales aux imprimeurs français ainsi p. ex. la bataille de Mohács en 1526, le couronnement de Ferdinand I^er, plusieurs batailles contre les Turcs, la libération de la ville de Bude en 1686, et même la bataille d'Érsekujvár en 1621, où, à la tête des armées impériales, Charles de Buquoy attaqua les armées de Gabriel Bethlen. Cette bataille est particulièrement intéressante au point de vue français, étant donné que le jeune Descartes, après avoir quitté les champs de bataille de la Montagne Blanche, a combattu dans l'armée de Buquoy.

Le XVIII^e siècle y est représenté par les documents littéraires français consacrés au soulèvement de Rákóczi contre la domination des Habsbourg, ainsi que par l'écho hongrois de la révolution française. C'est ici qu'on aperçoit l'édition française des deux proclamations de François Rákóczi, adressées aux peuples de l'Europe, le document de refus des conditions de la paix offerte par la Maison des Habsbourg, les deux éditions en français des mémoires du prince émigré, parues à La Haye en 1739, dont l'une porte l'ex libris de Mme de Pompadour, l'histoire du soulèvement, rédigée par Eustache Le Noble et publiée à Paris, à trois reprises en 1707, l'intéressant portrait de Rákóczi arrivant à Versailles, dû à Saint-Simon, et, finalement, l'un

des trésors du département de musique du Musée National, le manuscrit original de Berlioz: la *marche de Rákóczi*.

L'écho hongrois de la révolution française est représenté par les pamphlets politiques d'Ignace Martinovics, intéressants reflets de la conception sociale de Rousseau et du matérialisme de D'Holbach. Un témoin de la révolution française, Frédéric Trenck, le fameux aventurier, y est figuré par les deux derniers volumes de ses mémoires (en 10 volumes) qui, malgré l'indication „Strasbourg 1791", sont sortis des presses de Landerer à Pest pour devenir les lectures secrètes du public hongrois enthousiasmé pour la révolution.

Avec la propagation des idées révolutionnaires coïncident les premières traductions hongroises des oeuvres de Montesquieu et de Voltaire. C'est à cette période que Jean Fekete, le protagoniste le plus radical de l'opposition, fait parvenir à Voltaire son recueil de poésies françaises intitulé *Mes rapsodies*. La personne de Napoléon établit de nouveaux rapports entre les deux peuples, à en juger par sa proclamation adressée aux Hongrois, le 15 mai 1809, les invitant à ne pas combattre contre lui, pour la cause des Habsbourg.

En ce qui concerne la matière relative aux rapports franco-hongrois du XIX^e^ et du XX^e^ siècle, les cinq vitrines consacrées à ce sujet n'en peuvent donner qu'une idée générale. On y voit, dans une vitrine spéciale, les lectures politiques françaises des révolutionnaires hongrois de 1848 (l'exemplaire de Saint-Just utilisé par Petőfi, les oeuvres de Tocqueville, de Mignet), des ouvrages, surtout politiques, écrits par des auteurs français et hongrois et parus pendant ou immédiatement après la révolution (De Gérando, Chassin, Boldényi, Ladislas Teleki).

Deux vitrines donnent quelque idée de la littérature française (Villon, Molière, V. Hugo, Baudelaire, A. France, Proust etc.) traduite en hongrois par les meilleurs traducteurs (Albert Gyergyai, Árpád Tóth, Michel Babits etc.). Parmi les écrivains hongrois traduits en français on trouve Petőfi, Arany, Sigismond Justh, Ady, Jókai, Madách, Babits, Móricz, Aladár Kuncz, Frédéric Karinthy, Alexandre Márai, dans le voisinage des livres français consacrés à la Hongrie. L'exposition se complète par une vitrine contenant une petite collection d'études relatives aux rapports franco-hongrois.

H. H.

FONDÉE EN 1946, la chaire de littérature comparée (complétée depuis par un Institut) de la Faculté des Lettres de Budapest, quoique la première en date et l'unique en Hongrie, ne fait que continuer une vieille tradition dans ce pays. Au moment même où la littérature comparée faisait ses premiers pas en Europe, cette science a été cultivée en Hongrie par deux spécialistes, Louis Katona et Hugues Meltzl, qui ont fait école. C'est avant tout le nom de Louis Katona qui doit être évoqué ici. Chargé de cours à la Faculté des Lettres de l'Université de Budapest, Louis Katona est le „genius loci" de notre chaire et de notre Institut de Littérature comparée.

L'enseignement que nous donnons et les recherches que nous poursuivons dans ces cadres s'orientent dans un sens conforme à la théorie française de la littérature comparée. Au lieu de recourir à l'histoire périmée et sèche des sujets, des thèmes et des motifs littéraires, nous consacrons nos recherches à des buts plus vastes et plus élevés, notamment à l'histoire et à l'analyse des formes de la solidarité littéraire européenne. Nous nous sommes proposé de contribuer à combler une lacune vraiment regrettable, à savoir la connaissance de la littérature des peuples du Sud-Est européen et de l'URSS. La fortune intellectuelle de Pouchkine et de Mickiewicz en Occident nous invite à approfondir davantage la solidarité des littératures d'Europe. Pour nous autres Hongrois, c'est naturellement notre littérature nationale qui doit se placer au premier plan de nos investigations. C'est de cette manière que nous croyons pouvoir compléter le tableau de la littérature européenne une et indivisible.

Pour donner une idée aux comparatistes étrangers de nos travaux en cours à la Faculté voici le programme de la présente année universitaire:

Cours de M. J. Turóczi-Trostler, prof. de litt. comp.: *1. Romantisme européen et romantisme hongrois, 2. Deux figures de la littérature universelle: Henri Heine et Alexandre Petőfi, 3. Le moyen âge vu par les romantiques, 4. Direction d'études et de travaux.* — Cours de M. J. Győry, chargé de cours de litt. comp.: *1. La poétique de la Renaissance, 2. L'humanisme et la formation de la prose nationale, 3. Direction d'études et de travaux.*

Dans les cadres de l'Institut de Littérature comparée quatre conférences spéciales ont été données au cours de l'année dernière: M. Ch. Marót: *La tradition homérique;* M. L. Vargyas: *Le rythme du vers hongrois;* M. F. Erdei: *La vie intellectuelle des villes hongroises au XVII^e siècle;* M. J. Győry: *La genèse des chansons de geste.*

Les thèses en préparation sont consacrées aux sujets suivants: 1. *La nouvelle européenne, sa genèse, ses débuts en Hongrie,* 2. *La formation du roman historique et ses débuts en Hongrie,* 3. *Histoire du symbolisme européen,* 4. *L'apparition de la tragédie grecque en Hongrie,* 5. *La terminologie hongroise de la sensibilité,* 6. *L'histoire du sonnet,* 7. *Les traductions hongroises de* Werther, 8. *Les traductions allemandes de la* Tragédie de l'Homme, 9. *Les traductions hongroises du* Faust.

Ont collaboré à ce cahier

•

Joseph Turóczi-Trostler
professeur de littérature comparée à la Faculté des Lettres de Budapest

Jean Győry
chargé de cours de littérature comparée à la même Faculté

Alexandre Eckhardt
professeur de langue et littérature françaises à la même Faculté

Charles Maróth
professeur d'histoire de l'antiquité à la même Faculté

Helga Hajdu
bibliothécaire au département des manuscrits du Musée National Hongrois

Hélène László
écrivain

Zoltán Trócsányi
professeur de littérature russe à la Faculté des Lettres de Budapest

Hungária Rt.